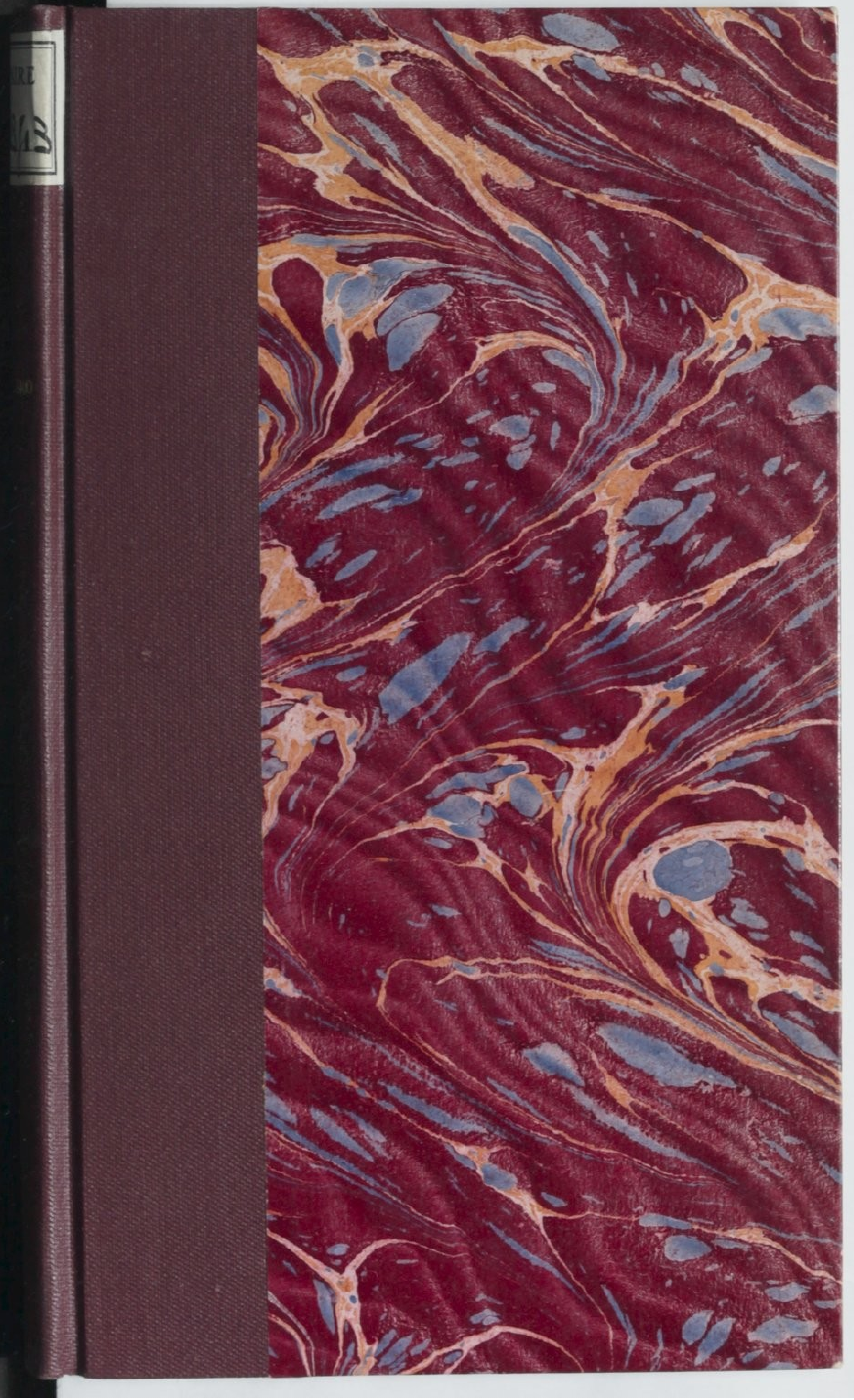
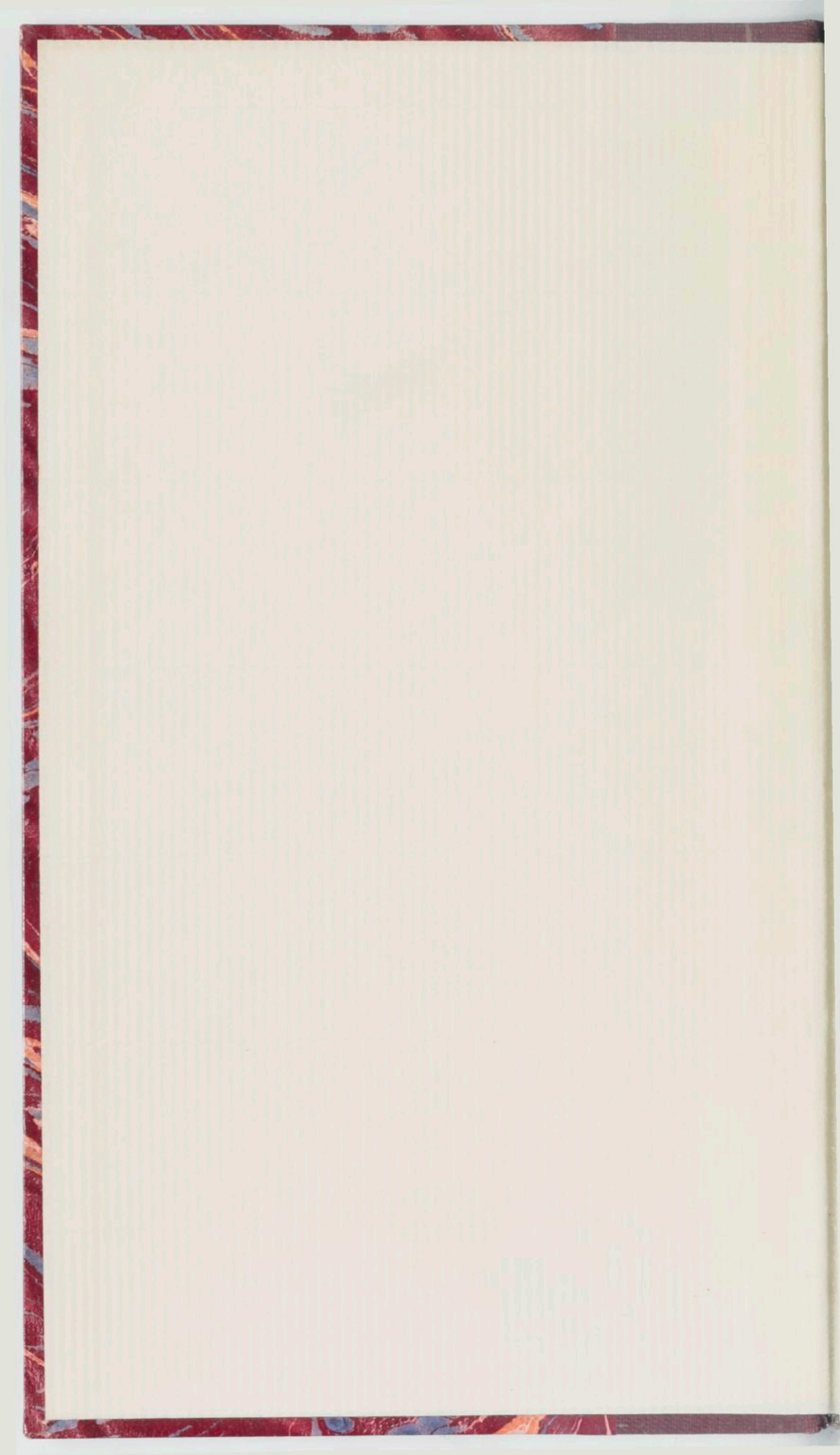


Le guerillero ou Un épisode de la guerre d'Espagne en 1809







LE

UERRILLERO.

AUTRES ROMANS

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

GAMBADORO, ou le Jeune Aventurier; histoire publiée sur des mémoires du XVIIIe siècle; par M. Henri Duval. 4 vol. in-12, avec gravures. 6 fr. 50 c.

L'HABIT DE CHAMBELLAN, ou les jeux de la fortune; par G. Touchard-Lafosse, auteur du Précis de l'*Histoire de Napoléon*, du *Lutin*, etc. 4 vol. in-12. 6 fr. 50 c.

LE CORRUPTEUR; par A. de Viellerglé, auteur des *Deux Hector*, de *Charles Pointel*, de l'*Héritière de Birague*. 3 vol. in-12. 4 fr. 50 c.

ROBERT ET LÉONTINE, histoire du XVIe siècle; ornée d'un plan du siége de Metz, de deux airs notés et d'une gravure; par J. C. F. Ladoucette. 3 vol. in-12. 5 fr.

DELPHINE ET CLARA, ou les désastres de Barcelone; par madame Betzy R..., traducteur des *Voies du sort*, d'Auguste Lafontaine, et des *Rivaux*, de madame Pichler. 3 vol, in-12. 5 fr.

ESQUISSES SENTIMENTALES, ou Fragmens du Journal d'un Anglais, traduit sur les mémoires de Gilbert Earle. 2 vol. in-12. 2 fr. 75c.

SOUVENIRS D'YOUNG ; étrennes romantiques. 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

LE

GUERRILLERO,

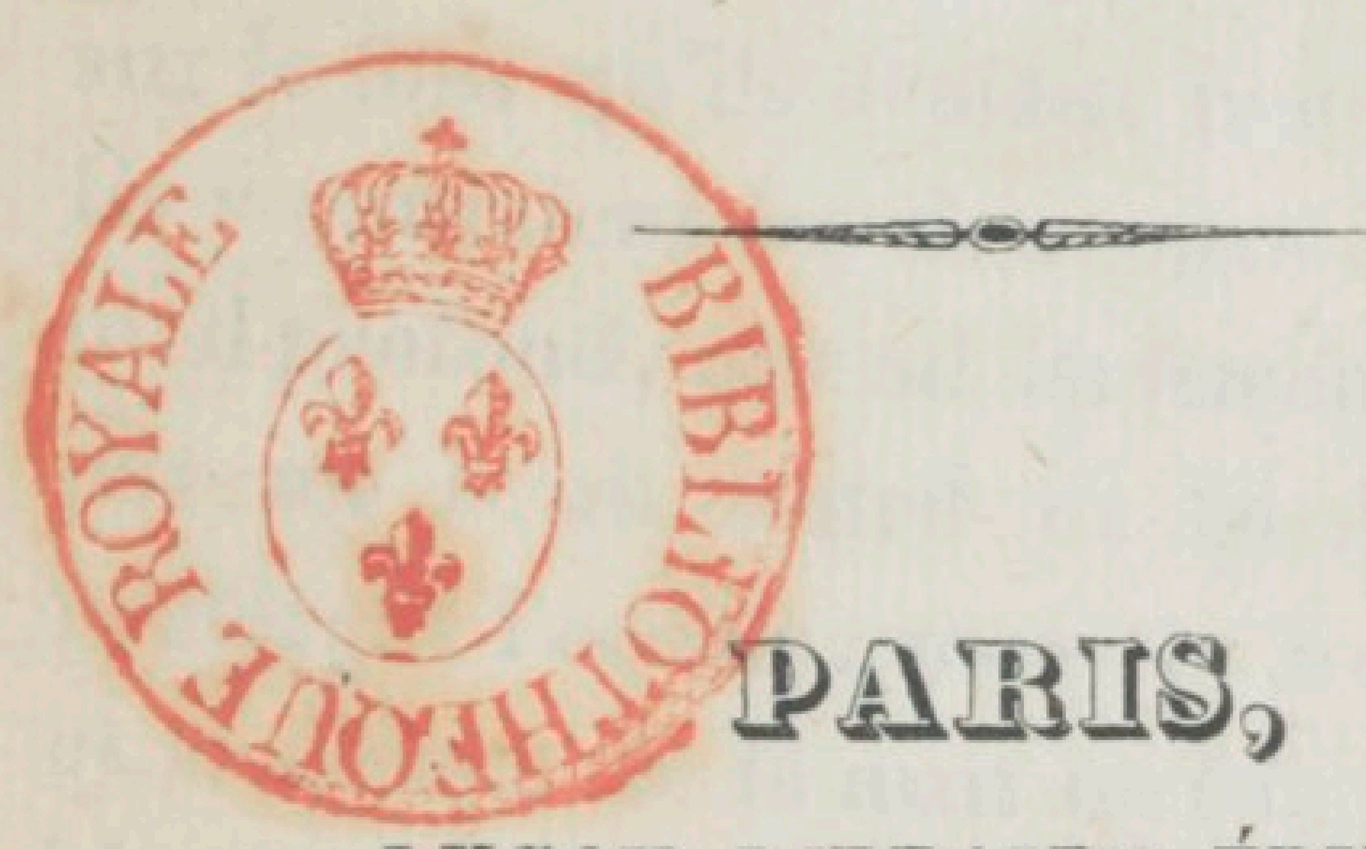
OU

UN ÉPISODE

de la Guerre d'Espagne

EN 1809.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

LUGAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE DU CAIRE, N° 121.

1828.

LE GUERRILLERO,

OU UN

ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE

EN 1809.

CHAPITRE XXVI.

Delmont et Bellerose s'étaient étendus sur le foin qu'ils avaient trouvé à terre. Ils y goûtaient les douceurs d'un sommeil profond, quand ils furent réveillés par un bruit sourd et prolongé; ils prêtèrent l'oreille, mais le bruit cessa, et le silence de la nuit ne fut plus troublé que par un ronflement assez fort qui partait de la porte même de leur

prison. Ils entendirent des soldats s'approcher, et l'un d'eux adresser de violens reproches à la sentinelle qui s'était endormie. Elle fut remplacée par un de ses camarades ; la nuit se passa sans que rien troublât davantage le repos des prisonniers.

A la pointe du jour, un officier entra dans la prison ; il intima à Delmont l'ordre de l'accompagner. Celui-ci eut bientôt fait ses préparatifs, et il suivit l'officier. A la porte ils trouvèrent plusieurs soldats de la bande de Sanchez, qui les attendaient pour escorter le prisonnier.

Après quelques instans de marche, on introduisit l'officier français dans une maison du village ; et il était depuis un quart d'heure dans une salle basse fort sombre, quand le Guerrillero entra.

Le lieutenant, en voyant son ennemi,

ne put réprimer un mouvement d'horreur.

— Ma vue ne paraît pas t'être fort agréable, Français, dit Sanchez, en souriant avec amertume, et pourtant ne t'en prends qu'à toi si tu y es encore exposé. J'avais voulu t'éviter cette contrariété ; je vois bien que tu n'es qu'un ingrat !

Cette ironie révoltante fit éclater le courroux de l'indignation dans les yeux de Delmont.

— Tu es l'opprobre de l'Espagne, Sanchez! lui dit-il du ton le plus méprisant. Puis, continuant après une courte pause : pourquoi m'a-t-on fait venir ici? que dois-je y faire? parle. veux-tu te procurer la jouissance de m'égorger toi-même! mais non, ce que tu as tenté lorsque mes forces m'avaient abandonné, quand j'étais étendu sur un lit de douleur, tu ne l'oserais plus

maintenant, vil assassin! quoique je sois dépourvu de tout autre moyen de défense, que de ceux que les hommes empruntent au désespoir.

Sanchez, debout, appuyé sur son sabre, écoutait cette sortie avec une indifférence affectée; une pensée secrète semblait l'occuper.

Quand l'officier français eut cessé de parler, il reprit sans s'émouvoir:

— Quel que soit le sort qui t'est réservé, tu le connaîtras toujours assez tôt. Ton général, en faisant fusiller un officier de ma division, a détruit toutes les incertitudes qui auraient pu rester dans l'esprit des camarades de cet infortuné, sur la conduite qu'ils doivent tenir désormais avec les Français; tu en auras la preuve sous peu.

Cependant, continua-t-il avec un air de compassion feinte, tu dois regretter la vie; aimé comme tu l'es d'une des

plus belles filles des Asturies, protégé par une femme puissante, qui n'a pas craint de trahir pour toi la cause sacrée de son roi et de sa religion, tu pouvais espérer d'échapper au sort qui attend tous les Français sur cette terre du patriotisme. Mais ce n'est plus par cette voie que tu peux te soustraire à ta destinée, et voici la seule qui te reste ; si tu refuses de profiter de mes conseils, ne t'en prends qu'à toi des conséquences.

Je sais, à n'en pouvoir douter, que tu connais comme elle-même les intrigues et les machinations de dona Maria; tu aimes tendrement Jénara, qui répond à ton amour, et tu possèdes toute l'amitié de sa mère.

L'intimité dans laquelle tu as vécu avec ces deux senioras, les vœux qu'elles forment pour toi, suffiraient, s'il me restait quelque doute, pour me prouver qu'elles n'avaient pas de projets que

tu ne connusses : dis-moi franchement ce que tu sais, et je te promets, foi de colonel, de te sauver la vie !

Delmont avait fait les plus grands efforts pour écouter le Guerrillero sans l'interrompre. Quand il eut cessé de parler, tremblant d'une fureur qu'il s'efforçait de cacher sous un air de profond mépris, il s'écria la rage dans l'âme :

— Quelle infâme calomnie ! quoi, misérable ! tu voudrais faire accroire que dona Maria est capable de trahir son pays ! Et sur quelle preuve fondes-tu une semblable accusation ? parce qu'elle a su compatir au malheur ! Non, jamais le soupçon d'une pareille infamie ne peut atteindre une femme comme elle, surtout, ajouta-t-il avec hauteur, quand elle sera débitée par un de ses anciens valets.

A cette violente apostrophe, le Guer-

rillero devint pourpre; mais rien dans sa contenance ne décela autrement que le trait fût entré plus avant; il continua à garder le silence.

Delmont vit qu'il avait touché le but, malgré cette indifférence apparente, et il continua sur un ton plus tranquille, après avoir attendu quelques instans une réponse du colonel :

— Qui a pu vous faire penser, ou plutôt quel est l'ennemi impitoyable de cette femme généreuse qui a pu répandre un pareil bruit sur son compte? Pourquoi se plaît-on à supposer qu'il existe des relations condamnables entre dona Jénara et moi? Vous ne devez pas douter, Sanchez, que ces deux accusations soient sans fondement.

Quoique l'officier français fût pénétré de l'importance de traiter cette question avec réserve et sang-froid, il ne put pourtant prononcer la phrase où il par-

lait de Jénara avec l'assurance qu'il aurait voulu y mettre; il se hâta d'ajouter :

— S'il n'était question que de moi, quelles que fussent vos inculpations, je dédaignerais d'y répondre; mais quand vous attaquez une personne à qui je dois peut-être la vie, si vous avez quelques sentimens généreux dans le cœur, vous jugerez si je puis écouter ces calomnies avec indifférence!

— Tout cela peut être fort beau, répliqua froidement le Guerrillero, mais c'est tout-à-fait étranger à mon devoir; voulez-vous ou ne voulez-vous pas m'avouer ce que vous savez?

— Je ne puis avouer une chose qui n'est jamais venue à ma connaissance, et que je regarde d'ailleurs comme une invention infernale pour perdre une famille respectable.

— Ne soyez donc pas étonné, dit

Sanchez, si l'on déploie contre vous toute la sévérité des représailles. Il y a une question, cependant, à laquelle vous n'avez pas répondu, et qui reste encore tout entière; s'il en est ainsi pour ce qui touche la trahison de la femme généreuse, comme vous l'appelez, que répondrez-vous quant à l'accusation de séduction envers sa fille? dit-il d'un ton moqueur.

La question était pressante, et le lieutenant était incertain sur le sens qu'il devait donner à sa réponse; il savait bien qu'il ne pouvait pas tromper facilement Sanchez, et la honte de recourir à un mensonge était d'autant plus évidente qu'il aurait été plus facile de l'en convaincre. Il lui en coûtait déjà tant de déguiser un sentiment que dans toute autre circonstance il aurait avoué, non-seulement avec plaisir, mais encore avec orgueil, qu'il au-

rait penché pour un aveu hardi, s'il n'avait consulté que son cœur généreux; mais compromettre Jénara, la compromettre par un aveu qui pouvait être pour elle le signal de toutes les persécutions, il valait mieux souffrir mille fois et la mort et la honte. Ces pensées se succédèrent rapidement dans son esprit, et, pour comble de dépit, il sentit bien que, s'il paraissait hésiter, cette hésitation lui ôterait même la possibilité de nier cette nouvelle accusation.

Il répondit donc, en feignant d'être encore plus blessé de cette dernière question qu'il ne l'avait été de l'autre :

— Je vous ai dit, à cet égard, ce que je pouvais vous dire; maintenant pourrais-je savoir de quel droit vous m'interrogez sur des sentimens qui sont tout-à-fait étrangers à mes obligations de prisonnier? Eh! quand ils seraient

vrais, je vous demande, Sanchez, s'il y a sur la terre un homme qui ait le droit de me faire subir un pareil interrogatoire?

Ces derniers mots furent prononcés sur le ton de la fierté irritée.

— Allez, continua l'officier français, allez dire à ceux qui vous emploient, car vous n'êtes dans tout cela que l'instrument de ceux qui vous font agir, que je ne répondrai plus désormais sur de pareils sujets.

— J'en sais assez, dit Sanchez en souriant, de ce sourire infernal qui lui était habituel : remarque bien, Français, que, loin de la détruire, tu n'as pas même répondu à l'accusation de séduction qui pèse sur toi. Il ne s'agit plus de savoir si tu es aimé, mais quels sont les moyens employés par toi pour y parvenir.

— Eh! qui m'accuse d'une façon

aussi absurde ! s'écria le lieutenant hors de lui, en voyant tant de méchanceté jointe à tant d'extravagance.

— Cet accusateur n'est pas loin, dit le Guerrillero en allant ouvrir la porte ; et Fray Basilio entra.

— Eh quoi ! dit Delmont avec l'accent de la surprise, en s'adressant au moine, vous faites-vous l'accusateur de deux femmes dont vous avez été le commensal ?

— Je ne connais point d'obligations personnelles, répondit le bernardin en levant les yeux au ciel, qui m'empêchent de remplir celles qui me sont imposées par Dieu et mon roi.

— Où voulez-vous en venir, père? demanda Delmont avec impatience ; croyez-vous m'en imposer avec ce ton mystique? je connais la haine que vous avez pour moi l'un et l'autre. Eh bien ! une seule victime ne vous suffit-elle pas?

et dona Maria, dont vous avez mangé le pain tous les deux, doit-elle partager mon sort?...

— N'insulte pas à un serviteur de Dieu, hérétique! dit en l'interrompant brusquement, Sanchez; fais plutôt en sorte de fléchir sa sainte colère.

— Laissez, mon fils, dit doucement Fray Basilio en faisant signe à Sanchez de se taire. Ne croyez pas, don Luis, continua-t-il, en s'adressant au Français, que vos aveux puissent augmenter les charges qui pèsent sur dona Maria; non, elles sont telles, que rien ne peut y ajouter.

Nous sommes informés d'une manière certaine de toutes ses menées ; les preuves les plus accablantes accompagnent les dénonciations, et si je désire vous entendre sur ce sujet, c'est qu'en raison de la liaison amoureuse que vous aviez formée avec sa fille, dit-il, en se si-

gnant, vous pourriez connaître des détails qui affaibliraient les accusations dont sa mère est l'objet. C'est donc dans son intérêt même que je vous parle.

Le moine se tut, et parut attendre la réponse de l'officier ; mais celui-ci avait deviné ses intentions perfides, et, trompant son attente :

— Qu'on me reconduise en prison, dit-il en s'avançant vers la porte; je ne puis écouter plus long-temps de pareils discours.

— Tu vas être satisfait, Français ! s'écria le Guerrillero, furieux de voir ses projets avortés. Encore un mot, apprends que ta discrétion ne sauvera ni toi ni tes amies ; nous avons des preuves suffisantes de ta liaison avec la seniorita. Oui, tu as séduit Jénara, et la mort seule peut punir un crime aussi horrible !

Il appela, et quelques hommes ar-

més entrèrent et s'emparèrent du lieutenant français, qu'ils reconduisirent en prison.

Quoiqu'il n'y eût pas loin à aller, en traversant la place il rencontra une jeune femme qui accompagnait le même officier ci-devant étudiant qui était à la suite du Guerrillero la première fois que nous l'avons vu à Fresno. Ils étaient tous les deux à cheval; ils s'arrêtèrent pour laisser passer le prisonnier.

Delmont leva les yeux, et reconnut Dolorès dans cette jeune personne. Elle lui demanda, en ricannant, s'il se trouvait bien de son pélerinage à Cobadunga, et s'il espérait que la vierge lui accorderait des indulgences pour tous ses méfaits.

Elle accompagna cette plaisanterie de longs éclats de rire, auxquels le lieutenant ne répondit que par un regard de mépris. Elle ajouta quelques mots, en

s'adressant à l'étudiant sur un ton qui prouvait leur intimité; peut-être même le fit-elle à dessein, pour prouver au Français qu'elle n'était pas habituée à trouver des indifférens qui avaient la force de résister à ses charmes.

Notre Français, en rentrant dans la prison, trouva Bellerose dans une inquiétude mortelle sur ce qui pouvait lui être arrivé pendant les trois heures que son absence avait duré.

Delmont rassura ce bon et fidèle ami, car toute différence de rang avait disparu entre eux; si l'un des deux se le rappelait, c'était toujours le soldat, et jamais l'officier.

Il lui raconta ensuite la tentative de Fray Basilio et du Guerrillero pour l'enlacer dans quelque piége dont les suites auraient pu être des plus funestes à dona Maria et à sa fille. Mais l'artifice était trop grossier pour qu'il eût

pu s'y laisser prendre. Il avait facilement deviné le but de Sanchez, et, pour éviter toute surprise, il avait rompu brusquement l'entretien, comme nous l'avons vu, quand Fray Basilio y était venu prendre part.

En écoutant ce récit, Bellerose, donnait fréquemment des marques de sa surprise; le lieutenant était entré dans tous les détails que sa mémoire avait pu lui fournir, et que nons connaissons déjà. Le voltigeur ne comprenait pas comment une personne aussi bonne, animée de sentimens aussi généreux que dona Maria, pour laquelle il avait une vénération qui tenait de l'enthousiasme, pouvait avoir des ennemis. Il ne connaissait pas les vengeances du fanatisme et les haines de l'esprit de parti.

Delmont, qui, dans une autre circonstance, avait fait comprendre à son compagnon les causes qui lui avait at-

tiré la haine acharnée du moine et de Sanchez, lui expliqua, du moins en ce qu'il pouvait, que les mêmes causes devaient faire envelopper dans sa disgrâce et dona Maria et Jénara et peut-être tous ceux qui auraient connu les prisonniers, et qui leur auraient montré quelque intérêt.

Bellerose ne put retenir les élans d'une généreuse indignation en entendant ces explications ; et, comme on le croira sa peine, il l'exhala dans les termes les plus énergiques qu'il put trouver dans le dictionnaire des voltigeurs ; prenant à témoin tout ce qui lui inspirait le plus de respect, que, s'il échappait au péril dont il était menacé, il chercherait toutes les occasions de retrouver le Guerrillero, pour le mettre hors d'état de commettre d'autres infamies.

Le lieutenant ne fit pas le même ser-

ment; mais il se contenta de penser qu'il compterait au nombre des plus beaux jours de sa vie celui où le ciel lui permettrait de se mesurer avec le chevrier.

Pendant que Bellerose, entraîné par son ressentiment, ne tarissait pas en projets de vengeance, son compagnon s'était laissé aller insensiblement à ses réflexions ; elles étaient assez affligeantes pour l'occuper exclusivement.

Le voltigeur, voyant qu'il parlaitseul, et que personne ne l'écoutait, se résolut à garder le silence, et chercha quelqu'autre moyen de passer son temps: il prit un banc, le dressa contre le mur ; d'un saut, il appuya le pied sur l'extrémité, et saisit un des barreaux de la croisée. Dans cette position, toute gênante qu'elle était, il pouvait apercevoir ce qui se passait sur la place.

Il y avait quelques minutes qu'il

jouissait du plaisir de voir un beau ciel, et de respirer un air pur, quand il aperçut une petite fille d'une douzaine d'années, dont la tête était remarquable par la quantité de cheveux noirs qui l'ombrageaient, et qui retombaient dans le plus grand désordre sur son cou et sur ses épaules. Cet enfant portait toutes les livrées de la misère; deux yeux, qui paraissaient deux points brillans au milieu de ses longues mêches de cheveux, semblaient s'occuper avec une vigilance surprenante de tout ce qui se passait sur la place; et chaque fois qu'elle trouvait l'occasion de fixer ses regards sur la prison, sans crainte d'être remarquée, elle le faisait comme si elle eût attendu quelque chose avec impatience.

Cependant, tout en paraissant très-occupée, elle n'oubliait pas de poursuivre les passans, pour en solliciter quel-

ques aumônes, mais elle revenait promptement à l'endroit qu'elle avait choisi, en face des croisées de la prison.

Dès qu'elle aperçut Bellerose, elle regarda autour d'elle avec un redoublement de précaution : se voyant seule, elle s'enfonça sous une porte où elle était à l'abri de tous regards indiscrets. Bien sûre de n'être vue que du voltigeur, elle lui fit plusieurs signes, en s'efforçant de les rendre le plus intelligiblement possible; malheureusement, il n'y comprit rien.

Désespéré de ce contre-temps, craignant de perdre des momens précieux, il abandonna promptement la croisée, et vint informer son lieutenant, à voix basse, de cet incident.

Curieux de savoir ce que cela signifiait, l'officier s'élança à la place que son compagnon venait de quitter, tan-

dis que celui-ci préparait un second banc pour se placer à côté de lui.

Quand ils furent tous les deux à la croisée, le voltigeur chercha des yeux la jeune fille; mais ce fut en vain, elle avait disparu. En portant ses regards plus au loin, il la découvrit dans un sentier qui serpentait sur la montagne; elle tournait la tête de temps en temps vers la prison, et semblait s'éloigner à regret.

Bellerose la montra à son lieutenant, qui, après l'avoir considérée attentivement, ne put se rappeler aucune circonstance qui eût quelque rapport avec cette fille; quant à la cause de sa retraite précipitée, elle ne fut pas aussi difficile à deviner.

Les hommes de la bande de Sanchez sortaient de tous côtés des maisons, et se réunissaient sur la place. La présence de cette troupe, qui avait fait fuir la petite mendiante, ôtait aux prison-

niers tout espoir de rétablir les signes d'intelligence avec elle, en supposant qu'elle eût quelque chose à leur apprendre.

La fortune paraissait leur être décidément contraire ; rien n'indiquait un changement dans ses mauvaises dispositions.

Le cœur navré de ce nouveau contretemps, craignant qu'on ne les surprît à cette croisée, ils se hâtèrent de quitter la place, et ils se communiquèrent à voix basse les conjectures que leur suggéra cet événement. Au bruit qui se faisait sur la place, Delmont supposa avec raison qu'il s'agissait de quelque revue de la bande du Guerrillero.

La journée était avancée, quand un officier de Sanchez fut introduit dans la prison.

Il annonça aux Français que le conseil de guerre, ou ce que le Guerrillero

appelait de ce nom, se réunirait le lendemain pour savoir si l'on userait de représailles à leur égard.

Delmont, convaincu que cette question de représailles n'était qu'un prétexte inique pour les envoyer à la mort, dédaigna de faire aucune observation à l'officier chargé de cette communication; il se contenta, par un léger mouvement de tête, de lui donner à entendre qu'il était prêt à subir toutes les conséquences de sa captivité, quelle qu'en fût la rigueur.

L'officier de Sanchez se retira sans emporter d'autre réponse.

Plusieurs fois, pendant cette journée, les deux Français étaient remontés à la croisée dans l'espérance de revoir la petite fille; mais cette espérance avait toujours été trompée.

Le temps était superbe; après la revue, les soldats étaient restés réunis par

groupes sur la place, ce qui avait dû nécessairement éloigner ceux qui auraient eu l'intention de communiquer avec les prisonniers.

A l'entrée de la nuit, nos deux Français, tout en se berçant encore de l'espoir de revoir la petite mendiante à leur réveil, et de l'illusion qu'elle était pour eux une messagère intéressante, s'étendirent sur le foin, et ne tardèrent pas à y trouver le sommeil.

Ils reposaient depuis quelque temps, quand ils furent réveillés par un bruit sourd dont ils ne purent définir la cause; après avoir écouté long-temps avec attention, il leur sembla qu'il partait de cette partie de leur prison qui était adossée à la maison voisine. Mais ce bruit était si vague, que si la couche des prisonniers ne s'en fût pas trouvée assez rapprochée, il est probable qu'il ne serait pas arrivé jusqu'à eux.

Ils écoutaient long-temps encore après qu'il eut cessé, sans avoir pu deviner ce que ce pouvait être. Ennuyés de n'avoir à faire aucune conjecture raisonnable, ils s'abandonnèrent de nouveau au repos.

Le lendemain, le même officier qui leur avait appris qu'ils seraient conduits ce jour-là devant le conseil de guerre, vint les chercher et les mena sous bonne escorte à la maison où Delmont avait eu son entrevue la veille avec le Guerrillero.

On les fit entrer d'abord dans une chambre, où ils attendirent assez long-temps ; de là on les introduisit devant le prétendu conseil de guerre.

Cette réunion ressemblait plutôt à une ridicule mascarade, qu'à un de ces tribunaux redoutables devenus si fameux par la manière sommaire dont ils

expédiaient une affaire, et la sévérité de leurs jugemens.

Le Guerrillero présidait, contre toutes les lois écrites; il était assisté par quatre officiers et deux sous-officiers. Matéo, l'adolescent à la veste noire que nous connaissons déjà, faisait les fonctions de rapporteur.

Rien n'était plus bizarre que la figure étonnée de ces juges, officiers et sergens, qui siégeaient auprès de Sanchez. Leur contenance embarrassée décelait leur ignorance dans des fonctions dont ils ne connaissaient pas plus les obligations, que le président, qui occupait avec tant de hardiesse le fauteuil, ne les connaissait lui-même; et il est à croire que ce simulacre de tribunal n'avait pas été projeté par ceux qui le composaient.

Les deux prisonniers restèrent quelque temps debout sans qu'on leur adres-

sât aucune question. Il était facile de voir que la solennité qui environne un tribunal, quel qu'il soit, troublait le président lui-même, et que, malgré toute son impudence, il ne savait comment ouvrir la séance.

Enfin, après avoir fait un appel à son audace, il se décida à exposer le motif de la réunion du conseil ; mais il arriva, ce à quoi on pouvait s'attendre, que la tâche se trouva au-dessus de ses forces, et il fut obligé de céder la parole à l'étudiant d'Oviédo, qui acheva ce que le malencontreux président avait si mal commencé.

Ce ne fut pourtant pas sans éprouver un vif ressentiment que Sanchez reçut cet échec en présence des Français, et s'il avait été indécis sur le mal qu'il voulait leur faire, il est probable qu'il les aurait sacrifiés à son amour-propr blessé.

Matéo, transformé en rapporteur, rendit compte qu'un officier de ce qu'il appelait la division de Sanchez, avait été surpris dans les cantonnemens des Français, qui, le prenant pour un espion, d'après toutes les apparences et attendu qu'il n'avait pas d'uniforme (circonstance que le rapporteur présentait comme fort peu importante), l'avaient traité comme tel.

Matéo concluait en demandant qu'on en agît de même avec les deux prisonniers qui étaient présens, en les condamnant à mort.

A cette conclusion, Delmont prit la parole, et représenta avec force qu'il n'était pas tombé entre les mains de la division du colonel Sanchez; que, s'il se trouvait momentanément en son pouvoir, ce n'était que pour être conduit par sa troupe au dépôt des prisonniers français.

Le Guerrillero l'interrompit brusquement en disant qu'il connaissait les ordres qu'il avait reçus à cet égard; qu'à lui seul en appartenait la responsabilité, et, sans vouloir lui permettre de se défendre davantage, il ordonna qu'on emmenât les prisonniers.

Vainement Delmont voulut reprendre la parole, les soldats qui étaient là l'entraînèrent ainsi que Bellerose. A peine avaient-ils franchi le seuil de la porte qu'un officier vint donner l'ordre de les reconduire en prison.

En sortant, Delmont rencontra encore Dolorès, qui se promenait sur la place avec une autre femme. Elles pressèrent le pas pour se trouver sur le passage des prisonniers; le triomphe de la vengeance brillait dans les yeux de la seniorita de Castaniéda. L'officier put juger, à ses chuchotemens avec sa compagne et au sourire qui les accompagnait,

que sa position, loin de lui inspirer aucun intérêt, était pour elle un sujet de raillerie; mais au moins elle n'eût pas l'impudence de lui adresser la parole comme la première fois. Delmont feignit de ne pas l'avoir aperçue.

Quel est donc le caractère de cette femme! pensa-t-il en s'éloignant de la jolie Dolorès, dont les charmes paraissaient pourtant un peu flétris depuis qu'elle courait le pays. La haine aurait-elle remplacé si vite un autre sentiment dans son cœur, s'il avait été sincère? ou plutôt n'avait-elle pas dessein de m'attirer dans quelque piége quand elle m'écrivait avec tant de passion, à Fresno?

Cette rencontre lui fit faire de tristes réflexions sur la facilité avec laquelle on peut se faire des ennemis. Ne suis-je donc plus destiné, pensa-t-il encore, à ne rencontrer dans le cours de ma car-

rière que des persécuteurs ou des cœurs corrompus? et, se rappelant toutes les vertus, toutes les qualités aimables qu'il avait laissées à Fresno, un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

CHAPITRE XXVII.

Il y avait long-temps que les Français étaient rentrés dans la prison, quand les verrous de la porte furent tirés avec force; deux officiers se présentèrent, l'un d'eux était Matéo.

— Je suis chargé d'une commission pénible, seigneur officier, dit-il; mais comme un militaire doit être toujours disposé....

—Trève de phrases! dit brusquement Delmont, en l'interrompant; que venez-vous nous annoncer?

— Que le conseil de guerre vous a condamnés à mort l'un et l'autre, re-

prit sèchement l'Espagnol : demain à huit heures du matin la sentence sera exécutée.

— Cet assassinat n'a rien qui nous surprenne, répondit l'officier français avec dédain, nous serons prêts.

Les deux Espagnols saluèrent, et ils se retirèrent, l'étonnement peint dans tous les traits.

Bellerose, les bras croisés, avait écouté ce dialogue avec attention, mais sans donner le moindre signe d'émotion.

— Je commence à croire, mon lieutenant, dit-il, quand les deux officiers furent sortis, que ce sera plus tôt fini que je ne l'avais pensé.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut toujours arriver là; nous y voici, répondit Delmont, et un soupir étouffé à demi, en lui échappant, aurait appris à Bellerose, s'il eût été plus observateur, que son lieutenant, malgré

son apparente résignation, regrettait encore quelque chose de cette vie, qu'il se préparait pourtant à quitter avec courage.

— Je n'aurais jamais cru que ça aurait été de cette façon-là, murmura le voltigeur en paraissant réfléchir.

— Et tu pourrais ajouter que ton amitié pour moi est cause de tous les malheurs qui fondent sur toi, mon pauvre Bellerose !

— Ne croyez pas que ce soit là le sujet de mes regrets, reprit celui-ci avec vivacité; non, quand ils devraient inventer pour moi bien d'autres tribulations avant d'en finir. Quand vous étiez à Fresno, mon lieutenant, n'ai-je pas partagé les douceurs du cantonnement? Et maintenant, pourquoi voudriez-vous me voir pleurer comme une femme! parce que la chance est tournée? Allons, mon lieutenant, vous devez mieux con-

naître les vieilles moustaches de la compagnie : je ne vaux pas mieux que les autres; mais, morbleu! il n'y en a pas de plus solide au poste.

— Eh! quel est donc le sujet de tes regrets, mon ami?

— Oh! rien, presque rien, dit-il d'un ton qui annonçait qu'il avait pris son parti; mais je suis vexé d'être obligé de passer le défilé en arrière devant de pareille canaille, sans pouvoir me faire annoncer là-bas par une demi-douzaine des plus crânes!

— Sois tranquille, dit Delmont en souriant tristement, ta réputation ni la mienne n'en souffriront pas.

La conversation en resta là; le lieutenant repassa dans son esprit les instans de bonheur qu'il avait goûtés à Fresno. Le souvenir de son père vint se mêler à ces pensées délicieuses, et les heures s'écoulèrent dans cette récapitulation

des événemens les plus agréables de sa vie, sans qu'il se rappelât qu'elles étaient comptées en bien petit nombre.

Il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté pendant toute la journée. Quand la nuit arriva, ils se disposèrent, comme à l'ordinaire, à prendre du repos sur leur misérable couche; cependant, au moment de chercher dans les bras du sommeil l'oubli que le jour suivant devait être pour eux le dernier, par un mouvement spontané ils se serrèrent la main, en disant d'une voix un peu émue : A demain!

Malgré tout le courage dont un homme est doué, il ne peut envisager avec indifférence ce moment solennel où il faut se disposer à passer à une autre vie, et quelque peu d'intelligence qu'il ait reçu du ciel, il ne saurait consommer ce grand sacrifice sans qu'une réflexion l'accompagne.

Le bruit des sentinelles qu'on relevait autour de la prison, avait réveillé plusieurs fois les prisonniers ; ils venaient de l'être encore par la même cause, quand un coup violent, mais sourd, sembla ébranler tous les murs de la prison. Il partait du même côté où ils avaient entendu du bruit pendant toute la nuit précédente.

Quelques portions de plâtre se détachèrent, et tombèrent dans la prison.

Les prisonniers, quoique éveillés tous les deux, prêtant une attention telle qu'on peut le supposer, ne pensaient pas à faire le moindre bruit, et encore moins à se communiquer leurs pensées.

Il y avait un quart d'heure qu'ils étaient dans cette situation, quart d'heure qui leur avait paru un siècle, et pendant lequel un bruit d'efforts faits avec précaution et de nouvelles dégra-

dations dans le mur n'avaient cessé de frapper leurs oreilles, en résonnant agréablement à leur imagination, quand tout à coup il leur sembla que quelqu'un s'était introduit dans la prison.

— Qui va là? demanda Delmont à voix basse.

Une main qui se plaça sans façon sur sa bouche lui répondit d'une manière plus expressive que n'aurait pu le faire le mot le plus énergique. On le prit en même temps par le bras, et on l'entraîna, sans qu'à la vérité il opposât aucune résistance.

Alors il remarqua qu'on avait pratiqué dans le mur un trou assez vaste pour qu'un homme pût y passer : il n'hésita pas à obéir au signe que lui fit son guide mystérieux de prendre cette route.

Cependant, avant de s'engager dans cet étroit passage, il allait se retourner

pour prévenir Bellerose, car tout ce que nous venons de rapporter s'était passé avec tant de rapidité qu'il n'avait pas pu penser à son fidèle compagnon, quand celui-ci, qui avait été aux aguets, et n'avait pas eu l'oreille plus paresseuse que le lieutenant, lui dit, en baissant la voix le plus possible : Allez donc, mon lieutenant.

Rassuré de ce côté, il se glissa dans le trou qui était au niveau du sol, ce qui ne rendait pas le passage très-commode, et, s'aidant des genoux et des mains, il se trouva bientôt dans une vaste pièce qui ressemblait assez à une cuisine dont on ne faisait plus usage ; du moins autant qu'il en put juger à la faible lueur que laissait échapper une petite lampe cachée dans le coin le plus reculé de cette chambre.

Aussitôt que l'officier français put se relever, deux hommes d'une haute sta-

ture, sans lui dire un mot, lui ôtèrent son uniforme, et y substituèrent une veste de drap brun, pareille à celles que portent les habitans du pays; on lui couvrit la tête avec une montera[1], on lui ceignit les reins avec une longue ceinture rouge; et pendant que l'un de ses deux valets de chambre lui jetait sur les épaules un manteau de même couleur que la veste, l'autre lui passait dans sa ceinture une paire de pistolets et un long couteau.

Tandis qu'on procédait rapidement à la toilette de l'officier, Bellerose était sorti du passage, suivi de celui qui était venu les chercher, et sans perdre de temps, aidé de ce troisième personnage, le voltigeur avait pris un déguisement pareil à celui de son lieutenant.

[1] Bonnet de drap brun ou noir, garni de velours noir, que les paysans portent dans presque toutes les provinces de l'Espagne.

Toutes ces dispositions s'étaient faites sans qu'on eût prononcé un seul mot de part ni d'autre. Quand elles furent terminées, l'homme qui était entré dans la prison, et qui semblait avoir quelque autorité sur les autres, dit ce peu de mots, qu'il accompagna d'un geste péremptoire, en s'adressant aux deux Français :

— Silence! et suivez-moi, quoi qu'il puisse arriver.

Alors le même individu, s'armant d'un grand couteau qu'il tira de sa ceinture, prit les devants en marchant avec précaution, et il s'avança dans l'intérieur de la maison. Les autres suivirent à la file à quelques pas, après avoir éteint la lampe, ce qui les plongea dans de profondes ténèbres.

Les deux Français étaient au centre. Il fallait que leur position fût aussi désespérée pour se confier avec autant

d'abandon à des inconnus dont ils ignoraient tout-à-fait les projets.

Le premier avait disparu dans l'ombre et les autres suivaient en marchant très-doucement, quand, après avoir traversé plusieurs salles dans l'obscurité la plus complète, ils sentirent un vent frais qui leur fit supposer qu'ils n'étaient pas loin de la campagne.

L'homme que suivait immédiatement Delmont s'arrêta, et parut écouter avec attention ; au même instant, un gémissement sourd et le bruit d'un fusil qui tombe à terre parvint jusqu'à eux.

Allante [1] *!* prononça à voix basse, mais de manière à être bien entendu de ceux à qui ils s'adressait, celui qui avait précédé la petite troupe, et les quatre hommes qui étaient stationnai-

[1] *En avant !*

res depuis quelques instans se hâtèrent d'avancer avec autant de promptitude que l'obscurité le leur permettait.

Ils n'étaient qu'à quelques pas d'une porte qui donnait sur la place; l'homme qui précédait Delmont fit un faux pas en franchissant le seuil de cette porte, et le lieutenant qui le suivait de très-près ne put éviter de tomber sur l'obstacle qui avait fait trébucher celui qui marchait devant lui; mais il se retrouva promptement sur ses pieds, quand il eut touché de la main la cause de sa chute, et un tressaillement involontaire accompagna le regard qu'il jeta en passant sur le corps du soldat espagnol qui venait de succomber sous le poignard de son libérateur!

Les cinq hommes, étant sortis de la maison, au lieu de se diriger sur la place, se glissèrent près des murs jusqu'à un sentier qui descendait entre

les rochers; il rejoignait à cinq ou six cents pas le chemin principal par où l'on arrivait au village.

Delmont et ses compagnons avançaient aussi vite que la difficulté du chemin le permettait; un des hommes marchait à trente ou quarante pas en avant, pour observer le terrein, et les mettre à l'abri de quelque rencontre imprévue.

Ils étaient déjà sur le chemin principal, et descendaient rapidement la côte escarpée qui était devant eux, lorsque celui qui les précédait revint précipitamment sur ses pas, et échangea quelques mots dans un langage barbare avec ses camarades. Cette explication devait être pressante, car ils prirent de suite la résolution de descendre dans le précipice, au risque d'y trouver mille fois la mort; ce qu'ils exécutèrent sur-

le-champ, en faisant signe aux deux Français de les suivre.

Ces profonds ravins qu'on rencontre dans les pays montagneux ne sont pourtant pas généralement assez à pic, pour qu'avec de la précaution, beaucoup de vigueur et de la souplesse, on ne puisse y descendre en s'aidant de la racine des arbres, des arbustes et des saillies de rochers dont ils sont remplis.

Malgré cette possibilité, la route n'en est pas moins très-périlleuse, surtout la nuit, où un faux pas, un point d'appui trop faible, peut vous précipiter jusqu'au fond.

Deux des libérateurs des Français, prirent cette direction sans hésiter, après s'être débarrassés de leurs manteaux, qu'ils jetèrent sur l'une de leurs épaules. Bellerose les imita et les suivit. Le troisième gravit le flanc opposé de la montagne et disparut presque aussitôt.

Delmont, qui n'avait pu ôter son manteau aussi vite que ses compagnons, se trouva le dernier; il avait tourné ses regards du côté où il supposait que se trouvait le danger, et il aperçut une lumière qui avançait lentement sur le chemin.

Déjà Bellerose et les deux hommes étaient descendus de plusieurs toises, et paraissaient l'attendre avec impatience. Il se mit en devoir de les suivre promptement; mais, soit qu'il fût ébloui par les rayons de la lumière qu'il venait de fixer, soit qu'il ne trouvât aucun appui, il ne put sortir d'une roche sur laquelle il s'était laissé glisser, ni remonter sur le chemin qu'il venait de quitter.

Le péril cependant se rapprochait à chaque instant; déjà même il entendait la voix de plusieurs personnes sur la route. Dans cette situation désespérée,

il jeta les yeux autour de lui pour chercher à percer l'obscurité ; il aperçut, à quelques pas, un vieux chêne dont les énormes racines découvertes par les eaux pouvaient le mettre à l'abri de tous les regards. Sans s'arrêter au danger qu'il fallait braver pour parvenir à ce refuge, il s'élança au risque de se précipiter dans l'abîme, et il eut le bonheur d'atteindre une des plus grosses racines, à laquelle il resta suspendu sans savoir s'il pouvait compter au-dessous de lui sur un soutien capable de supporter le poids de son corps ; car il sentait bien des branchages sous ses pieds, mais leur flexibilité était loin loin de le rassurer.

Pendant que le lieutenant français mettait son esprit à la torture pour sortir de cette malheureuse situation, et que la crainte de se découvrir l'obligeait à retenir sa respiration même, les

ration même, les personnes qui s'étaient trouvées si mal à propos sur son chemin étaient arrivées au-dessus de lui, et la voix du Guerrillero, qu'il reconnut parmi les autres, n'augmenta pas peu son malaise.

Aux éclats bruyans de la joie de ceux qui accompagnaient en assez grand nombre le colonel, on ne pouvait méconnaître des convives qui sortaient de souper dans quelque riche maison des environs. Son nom, prononcé comme ils passaient près de lui, et les barbares plaisanteries qui accompagnaient les détails du supplice qui lui était préparé pour le lendemain, rendirent à Delmont le courage nécessaire pour se soutenir jusqu'à ce que Sanchez et son escorte se fussent éloignés.

A peine étaient-ils hors de la portée de la voix, qu'il sentit ses forces l'abandonner, et il était sur le point de se

laisser aller au fond de l'abîme, quand il entendit quelqu'un qui faisait des signaux à voix basse sur le bord du chemin, en se penchant vers le précipice.

Il y répondit en faisant connaître les dangers qu'il courait. Alors les deux guides qui étaient avec lui quelques momens auparavant se laissèrent glisser à ses côtés, et l'aidèrent à remonter sur le chemin. Il était temps ; encore quelques momens, l'engourdissement qui s'était emparé de ses bras ne lui permettait plus de garder sa périlleuse position.

Bellerose était sur la route avec celui qui avait gravi la montagne; il s'informa avec empressement si le lieutenant n'était pas blessé. Il lui en donna l'assurance ainsi qu'à ses libérateurs, et alors tous les cinq reprirent leur course rapide, car ils étaient dans un voisinage

trop dangereux pour s'amuser à y faire de longues conversations.

Après avoir descendu le chemin pendant un quart d'heure environ, ils le quittèrent pour prendre un sentier beaucoup plus difficile et plus rapide que le premier, qui les conduisit au fond du précipice qu'ils avaient toujours eu à leur droite.

Ils gravirent ensuite le côté opposé avec autant de peine qu'ils en avaient eu à descendre. Comme ils arrivaient sur un plateau, d'où l'on aurait pu voir dans le jour tout ce qui se passait dans le village qu'ils venaient de quitter, ils remarquèrent qu'il y régnait une grande agitation ; des lumières traversaient la place dans tous les sens, et le tambour ne tarda pas à se faire entendre. Mais cette circonstance ne les empêcha pas de faire une courte halte pour reprendre haleine.

— Qu'ils se réveillent maintenant si bon leur semble, dit le plus grand des trois guides silencieux des Français, ils seront bien fins s'ils retrouvent la trace de nos alpargatas. En disant ces mots il déboucha une grande gourde pleine d'eau-de-vie dont il offrit à Delmont et aux autres. La fatigue et la fraîcheur de la nuit rendaient ce stimulant nécessaire; chacun y fit honneur.

Après cette libation, on se remit en route sans perdre un instant, et l'on marcha tout le reste de la nuit.

A la pointe du jour, on s'arrêta pour puiser de nouvelles forces dans un repos dont tout le monde avait le plus grand besoin, la nature de ce pays montagneux rendant les longues marches de nuit des plus fatigantes.

Quelques vivres furent étalés, et chacun put satisfaire son appétit.

Delmont considéra alors avec curiosité ses trois libérateurs. Ils étaient grands, sveltes et très-vigoureux; leurs traits, nobles et caractérisés, étaient pleins d'expression, et leurs yeux étaient brillans d'intelligence. Cependant il y avait dans leur regard tant de duplicité et de finesse, que dans toute autre circonstance on aurait regardé comme une marque de folie de se confier à de pareils guides.

Leur teint était olivâtre; leur costume se composait d'un pantalon de drap brun montant très-haut, d'une veste très-courte, noire ou de même couleur que le pantalon, ornée d'une grande quantité de petits boutons d'argent et d'une ceinture rouge qui leur entourait les reins. La montéra qui leur couvrait la tête laissait échapper de longues mèches de cheveux noirs qui tombaient en désordre sur leur cou et sur leur

visage ; toute leur personne annonçait la fierté et la résolution.

Quand il eurent satisfait leur appétit et allumé leurs cigarres, celui qui portait toujours la parole dit aux deux Français, avec son laconisme ordinaire, qu'ils pouvaient se reposer pendant une heure à peu près, que pour eux ils allaient en faire autant.

A cette invitation, Delmont et Bellerose se roulèrent dans leurs manteaux, sans chercher à prolonger une conversation qui aurait pu contrarier les habitudes taciturnes de leurs compagnons de route, puisque même entre eux ils faisaient un usage très-rare de la parole.

Avant de s'endormir, le lieutenant remarqua que si ces trois hommes n'étaient pas communicatifs, ils n'en prenaient pas moins les précautions nécessaires à leur sûreté ; l'un d'eux avait été s'établir sur une petite éminence d'où

il pouvait apercevoir au loin; et cette sentinelle paraissait disposée à attendre qu'on vînt la relever pour goûter à son tour les douceurs du repos.

Les deux Français étaient encore ensevelis dans le plus profond sommeil, quand ils en furent tirés par de violentes secousses. Leur principal guide, car c'était lui, leur rappela en peu de mots qu'ils n'étaient pas au terme de leur voyage.

Depuis que Delmont était avec ses nouveaux amis, il avait eu souvent l'intention de leur adresser quelques questions pour apprendre à qui il était redevable de sa délivrance ; plusieurs fois il avait été sur le point de céder à cette curiosité naturelle, mais il avait toujours été arrêté par la crainte de déplaire à des hommes à qui il devait la vie, et qui, malgré cela, montraient si peu de

désir de faire plus ample connaissance avec lui.

Il avait remarqué aussi qu'entre eux, dans le peu de mots qu'ils échangeaient, ils ne se servaient jamais de l'idiôme castillan, et que quand celui qui lui avait parlé l'avait fait dans cette langue, il la parlait comme un étranger.

Cette observation intriguait beaucoup l'officier ; mais comme il ne pouvait douter de leurs bonnes intentions pour lui, il préféra attendre du hasard ou de leur volonté l'occasion de savoir qui ils étaient, plutôt que de paraître indiscret, en faisant des questions qui leur déplairaient peut-être.

Ils marchèrent toute la journée en suivant la crête de hautes montagnes, sans choisir les sentiers frayés. Il semblait que ces trois hommes avaient un point fixe qui n'était visible que pour

eux et sur lequel ils dirigeaient imperturbablement leurs pas, quels que fussent les accidens du terrain qu'ils rencontrassent, et qui eussent pu les induire en erreur sur la direction qu'ils avaient à suivre.

Plusieurs fois les nuages qu'il traversaient sur ces pics élevés, les enveloppaient d'un brouillard si épais, qu'à moins d'avoir parcouru cent fois ces montagnes, il était impossible de ne pas craindre de s'égarer; cependant, leur marche n'en était ni ralentie ni moins assurée.

La petite troupe s'arrêta deux fois, et, pendant ces courtes haltes, ces hommes parlaient entre eux dans leur langage, sans s'inquiéter davantage des Francais, auxquels ils offraient pourtant avec exactitude des provisions dont ils étaient chargés.

On aurait dit qu'ils s'étaient engagés

à les tirer de prison, à les remettre à une destination dont eux seuls avaient le secret, et que là se bornaient leurs obligations.

Delmont et Bellerose, voyant l'indifférence de ces singuliers conducteurs, s'entretenaient aussi de leur côté. A la vérité, la fatigue d'une longue marche ne disposait pas à soutenir une longue conversation, et tout se réduisait entre les Français à quelques réflexions que l'un des deux communiquait à l'autre.

Le soleil commençait à baisser sensiblement sur l'horizon, quand ils se trouvèrent sur la pente rapide d'une montagne. Ils descendirent par un sentier sur une plate-forme assez étendue, à l'extrémité de laquelle étaient les ruines d'une ancienne chapelle.

En parcourant la distance qui les séparait des restes de cet édifice, ils aperçurent quelques chevaux et mulets dont

la maigreur annonçait qu'ils n'étaient pas accoutumés à trouver un ratelier bien garni.

Le bruit qu'ils faisaient en marchant attira une troupe d'enfans qui se mirent à pousser de grands cris en les voyant.

Bellerose fit remarquer au lieutenant une petite fille de dix à douze ans, et il lui dit que c'était la même qui lui avait fait des signes sur la place de Cobadunga.

Quoique Delmont ne l'eût vue que de loin, il crut en effet la reconnaître. Cette nouvelle circonstance lui rendit encore plus incompréhensible ce qui se passait depuis vingt-quatre heures.

Ils se trouvèrent bientôt dans les murs écroulés de la chapelle, au milieu d'une douzaine d'individus des deux sexes, dont les uns étaient assis autour d'un feu et les autres occupés des soins du ménage.

L'arrivée des cinq voyageurs ne causa aucun mouvement parmi eux; deux ou trois femmes levèrent la tête et adressèrent quelques mots aux arrivans, sans se déranger de leurs occupations.

L'odorat des deux Français avait été saisi de la manière la plus désagréable en entrant dans ce repaire; une odeur de viande gâtée, de suif et de mauvaise cuisine les avait fait presque reculer. Ils s'étaient arrêtés, et considéraient avec étonnement cette réunion, dont personne ne paraissait faire attention à eux. Une femme qui sortait d'une partie plus reculée de la chapelle s'approcha d'eux.

— Eh bien! Français, dit-elle en s'adressant aux deux militaires, voilà ces Gitanos dont vous avez probablement entendu dire tant de mal, et qui pourtant en font si peu; proscrits, rejetés de

toutes parts, vous les voyez ici donnant des soins à leurs familles; se contentant des alimens les plus grossiers, de la vie la plus dure.

A cette voix, qui lui était familière, Delmont reconnut promptement Barbara.

— Serait-ce à vous que je devrais la liberté? s'écria-t-il, sans cacher son étonnement.

— Et pourquoi pas? répondit-elle en se redressant fièrement; ne vous dois-je pas la vie moi-même? Et qu'êtes-vous, si non une créature de Dieu exposée à tous les hasards dont il a plu à sa providence d'entourer les hommes? D'où vient cet étonnement, seigneur don Luis? serait-ce de voir une Gitana s'acquitter avec autant d'exactitude? ou plutôt ne serait-ce pas la honte d'en avoir reçu quelque chose? En ce cas, prenez votre parti, continua-

t-elle en souriant tristement, j'ai encore plus d'un service à vous rendre.

— Vous êtes injuste, Barbara, répliqua vivement Delmont; les Français ne partagent pas les préventions des Espagnols contre les vôtres, et mon étonnement s'explique naturellement, par l'ignorance où j'étais que vous aviez les moyens non-seulement de me délivrer, mais même de savoir où l'on m'avait conduit.

— Celui qui ne sait pas une chose qu'il a intérêt à savoir, répliqua-t-elle en reprenant son ton emphatique, est indigne de prendre place parmi les êtres doués d'intelligence; et, continuant plus rapidement : Vous dites que vos compatriotes ne partagent pas les préventions des Espagnols contre nous? Allez donc dans le Roussillon, dans tout le midi de la France, vous me direz alors

si ces préventions ne sont pas égales en France et en Espagne.

Cette idée parut lui être pénible; cependant, après un instant de silence, elle reprit : — J'oubliais que vous étiez du nord, et par conséquent étranger à tout ce qui nous regarde.

— Tout-à-fait, dit Delmont; mais, ma bonne Barbara, ne m'apprendrez-vous pas ce que vous comptez faire de nous? nous sommes dans la plus complète ignorance à cet égard, et pourtant nous brûlons de savoir si nous nous retrouverons bientôt parmi nos compatriotes? Où sommes-nous maintenant?

— Vous êtes maintenant sur les montagnes qui dominent Cangas d'Onis, dit-elle; mais qui est-ce qui peut avoir une résolution bien arrêtée dans ces temps de trouble et de terreur? Les

paysans ont pris les armes presque partout, et, si vous étiez reconnu, vous seriez promptement sacrifiés à leur vengeance. Les troupes françaises, en marchant toutes sur la capitale, n'ont laissé nulle part derrière elles aucune garnison que vous puissiez rejoindre facilement. Elle parut se consulter un instant. Tout est hérissé de difficultés autour de nous reprit-elle lentement; nous avons bien quelques moyens au bord de la mer; mais il y a loin, et d'ici là vous pouvez rencontrer beaucoup de dangers. Cependant nous sommes plus près de la côte que d'Oviédo, où vous ne parviendrez pas sans moins de périls.

Delmont essaya de parler de dona Maria et de Jénara; elle devina sans doute son intention d'en tirer quelques éclaircissemens, car elle garda d'abord un silence obstiné jusqu'à ce qu'enfin, ses questions devenant trop

pressantes, elle lui répondit du ton le plus grave :

— Cessez, seigneur Delmont, de m'interroger sur ce sujet; je vous ai déjà dit, dans une autre circonstance, qu'il ne me convenait pas d'y répondre, je n'en ai pas plus l'intention maintenant. Vous saurez un jour par votre propre expérience que les Gitanos tiennent religieusement leur parole; j'ai promis de lever tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de vos plus ardens désirs : attendez, pour m'accuser de mensonge, que l'année soit écoulée. Quant à présent, continua-t-elle avec indifférence, ne vous occupez qu'à réparer vos forces en prenant quelques alimens dont vous devez avoir besoin ; ils sont grossiers, et tels que vous n'en avez jamais goûté de semblables ; mais rien ne peut surprendre un soldat. Ensuite, vous trouverez sur ce tas de feuilles de

maïs (et elle lui montrait l'endroit où ils devaient passer la nuit) un lit qui, après la marche que vous venez de faire, vous semblera aussi doux que s'il était de plume de vautour. En achevant ces mots, elle adressa quelques phrases, en son langage barbare, aux Gitanos assis autour du feu ; ils s'empressèrent de faire place aux étrangers, et des femmes leur présentèrent quelque nourriture.

Quoique l'appétit du lieutenant eût été aiguisé par une marche longue et par l'air vif des montagnes, il ne put cependant manger des viandes grillées sur les charbons qu'on lui offrit ; elles avaient une odeur si forte, qu'il fut obligé d'y renoncer à la première bouchée. Bellerose voulut persévérer; mais, en dépit de son courage, il faisait par moment des grimaces qui prouvaient qu'il n'y avait qu'une faim dévorante qui pût

faire surmonter le dégoût que ce repas inspirait. Quant aux Gitanos, ils paraissaient au contraire trouver ce qu'ils mangeaient délicieux, et les morceaux qui exhalaient la plus forte odeur étaient ceux qu'ils préféraient.

Le souper fut terminé par une mesure raisonnable d'eau-de-vie qu'on distribua à chacun, pour neutraliser sans doute, dans les estomacs, le réfroidissement qu'aurait pu y causer l'eau vive des montagnes qui avait été la seule boisson dont on eût fait usage pendant le repas. Les hommes sortirent pour réunir autour de la chapelle les animaux qui paîssaient au loin, et les femmes continuèrent à se livrer à leurs occupations intérieures. Barbara avait disparu.

Parmi ces femmes il y en avait deux ou trois jeunes et jolies; mais le désordre de leur costume, la malpropreté qui

les souillait en faisaient un objet d'horreur, malgré leurs formes agréables, la finesse de leur taille et la régularité de leurs traits. La couleur de leur teint ne les aurait peut-être pas déparées, sans cette négligence dont nous venons de parler.

Delmont, ne voyant rien dans cette réunion d'êtres nomades qui pût l'intéresser, engagea Bellerose à venir prendre le repos dont ils sentaient également le besoin; et, malgré tout les motifs de réflexion qu'il avait sur ce qui pourrait encore lui arriver avant d'être rendu parmi ses compatriotes, dès qu'il fut étendu sur le lit de feuilles de maïs que Barbara lui avait indiqué, il n'eut que le temps de donner une pensée à sa Jénara, et il s'endormit profondément. Quant à Bellerose, qui ne se piquait pas de s'occuper à chercher ses destinées dans l'avenir lorsqu'il pou-

vait employer son temps d'une manière plus utile, il ne fut pas plutôt envelop-pé dans son manteau, qu'il devint tout-à-fait étranger à ce qui se passait autour de lui.

CHAPITRE XXVIII.

Deux heures avant le jour, les deux Français étaient en route. Cette fois, un seul Gitano leur servait de guide. Ils marchèrent plusieurs heures, et à mesure qu'ils avançaient, ils découvraient un pays cultivé qui n'avait aucune ressemblance avec celui qu'ils laissaient derrière eux. Les hautes montagnes s'abaissaient insensiblement, et ils ne tardèrent pas à apercevoir l'immense océan qui baigne la côte des Asturies. A cette vue, Delmont sentit battre son cœur; c'était à peu de distance du golfe de Gascogne, comme nous l'avons dit,

que Fresno était situé. Il jeta les yeux sur la gauche, dans l'espérance de reconnaître quelque haute montagne de ses environs; mais il en était à une trop grande distance pour rien apercevoir.

Arrivés là, le guide les fit cacher pour attendre la nuit; il leur restait à traverser une vallée très-fréquentée pour arriver jusqu'au rivage; et, quoiqu'ils eussent pu espérer de passer sans être reconnus, la prudence ne permettait pas qu'on s'exposât à faire ainsi naufrage en touchant au port.

Aussitôt que la nuit fut arrivée, ils se remirent en chemin. Vers minuit ils se trouvèrent sur le rivage. Ils y étaient parvenus par des sentiers affreux pratiqués dans les falaises, et après avoir risqué cent fois de rouler sur les rochers jusque dans les flots; mais ils furent bien dédommagés de leurs fatigues, en

rencontrant, dans l'endroit même où ils mirent le pied sur la plage, un canot dans lequel il pouvait entrer huit à dix hommes. Quatre hommes les y attendaient en silence. A un signal que fit le conducteur des Français, ils reçurent avec empressement nos voyageurs, et aussitôt que ceux-ci furent montés dans l'embarcation, on poussa au large.

La mer était belle, le vent favorable; à la pointe du jour ils étaient en vue de Gijon. Les Gitanos, qui ne voulaient pas entrer dans le port, les déposèrent sur les rochers les plus rapprochés de la ville, et s'éloignèrent à la rame en longeant la côte; après toutefois que Delmont leur eût distribué tout l'argent qu'il y avait dans la petite bourse que dona Maria lui avait donnée au moment de son départ de Fresno.

Quelles sensations délicieuses éprou-

vèrent nos prisonniers en se voyant libres, et si près de leurs compatriotes ! Où chercher des expressions qui pourraient peindre la joie, le bonheur qu'on ressent, quand, échappé à la captivité la plus affreuse, on se retrouve tout à coup libre de ses actions et entouré de ses amis !

Le cœur rempli des agréables impressions qu'ils recevaient de leur imagination, nous laissons à penser avec quelle ardeur Delmont et Bellerose franchirent le peu de distance qui les séparait de la ville.

Cachés dans leurs manteaux, ils passèrent rapidement devant les gardes avancées, quoique le voltigeur se fît une grande violence pour ne pas sauter au cou de ses caramades. Ils arrivèrent sans s'être fait reconnaître de personne, chez leur colonel.

Delmont était aimé de ses chefs et de

ses camarades; il fut reçu à bras ouverts, et la nouvelle de sa délivrance se répandit bientôt; ce fut avec un grand intérêt qu'on lui entendit raconter ce qu'on appellerait, dans un roman, ses aventures et celles de Bellerose. Ce dernier fut fêté et caressé par ses officiers, qui voyaient en lui un modèle d'amitié et de dévouement qu'il est bien rare de rencontrer.

Le voltigeur, tout glorieux qu'il était de la réception qu'on lui faisait, brûlait pourtant d'aller rejoindre ses camarades, où plus libre de s'abandonner à sa joie, il goûterait mieux son bonheur. Il en demanda la permission et il se retira ; mais en sortant, les sapeurs, les plantons et autres militaires qui occupent toujours les avenues du logement d'un colonel, l'arrêtèrent au passage et l'entraînèrent à la cuisine, où, à force de lui faire raconter les détails de sa déli-

vrance, surtout à force de le faire boire à son heureux retour, on lui eut bientôt fait oublier les Gitanos, les Guerrilleros et le monde entier.

Laissons l'officier et le soldat jouir des premiers momens de leur délivrance, et retournons à Fresno pour reprendre les événemens où nous les avons laissés.

Pendant que les deux Français étaient entre les mains du Guerrillero; que, grâce au secours de Barbara, ils s'échappaient de leur prison et qu'ils rejoignaient enfin leurs frères d'armes, la résolution que les dames avaient manifestée de ne pas quitter Fresno avait été tout-à-fait abandonnée par les raisons que nous allons faire connaître au lecteur.

Dona Maria, en retrouvant un peu de calme dès que les troupes françaises se furent éloignées, avait réfléchi sur ce que Pédro lui avait raconté de son en-

trevue avec le Guerrillero; et la manière brutale dont le domestique avait été traité par ce bandit lui avait donné la mesure du respect et des égards qu'elle devait en attendre. D'ailleurs Sanchez n'avait-il pas jeté le masque dès le moment qu'il avait enlevé les chevaux et tout ce qui était à sa convenance à Fresno! Il n'était donc pas possible de se flatter que désormais il aurait plus de ménagemens pour les propriétés de ses anciens maîtres. En même temps les dispositions des esprits ne pouvaient faire douter qu'il ne se trouvât une grande quantité de gens prêts à pousser ce chef de bande à toutes sortes de brigandages, auxquels lui-même n'était que trop enclin.

Que ferait pour se défendre de tous ces dangers, dans une demeure isolée, une femme seule, ne pouvant espérer trouver nulle part le secours des lois

pour la protéger contre les persécutions qui allaient l'accabler? Les autorités espagnoles nouvellement installées étaient sans force; on en avait l'exemple dans les autres provinces occupées depuis long-temps par les Français; et celles qui conservaient un grand pouvoir, quoiqu'il fût occulte, avaient trop d'intérêt à fermer les yeux sur les déprédations de brigands comme Sanchez, pour qu'on pût en espérer le plus faible appui; et ces déprédations, on les faisait considérer comme une suite inévitable des malheurs du temps : langage que tient toujours l'esprit de parti.

Ces réflexions convainquirent la dame de Fresno que sa charmante retraite n'était plus pour elle un lieu de sûreté, et qu'elle y serait inquiétée par des entreprises sans cesse renaissantes, non-seulement de la part de Sanchez, mais encore de tous ceux qui seraient tentés de

l'imiter ; entreprises qui seraient presque justifiées par la terrible qualification *d'afrancesada*, qu'on ne manquerait pas de lui appliquer, puisqu'elle avait traité deux prisonniers français avec humanité.

La rectitude d'esprit qui distinguait dona Maria l'aurait abandonnée dans cette occasion, si elle n'avait pas prévu à combien de dangers cette position exposait sa fortune, la sûreté de sa personne et celle de sa fille. Cette conclusion désolante ne lui laissa pas le choix du parti qu'elle avait à prendre : elle résolut d'abandonner le Val-de-Dios pour se retirer à Oviédo.

Après avoir fait part à Jénara d'une partie des motifs qui la décidaient à cette détermination, sans lui avouer des craintes qu'elle voulait éviter de lui donner pour ne pas l'effrayer, elle fit appeler son fidèle Pédro, à qui elle

donna l'ordre de se rendre à Oviédo, et d'y chercher un logement convenable, assez vaste pour qu'il pût les recevoir avec les domestiques nécessaires à leur service. Elle lui recommanda de faire la plus grande diligence; car on pense bien qu'une fois cette résolution prise et motivée sur des raisons aussi alarmantes, elle devait être dans des transes continuelles jusqu'à l'instant où elle se verrait hors de toute atteinte. Elle voulait pouvoir se mettre en route dans les trois jours qui suivraient le retour de Pédro.

Il fut exact; le troisième jour il était de retour, ayant parfaitement rempli les intentions de sa maîtresse : une maison entière retenue par lui attendait les dames et leur suite.

Le lendemain matin, un domestique conduisant deux mulets chargés fut mis en route de bonne heure pour pré-

céder les dames, et il fut convenu qu'elles-mêmes partiraient le surlendemain, accompagnées de Pédro, de Pépa, et d'un autre domestique. Le reste de la maison, excepté les gens nécessaires à la garde de Fresno, devait se mettre en chemin le jour suivant. Ces retards étaient obligés pour disposer une foule de choses qui étaient la conséquence d'un déplacement dont on ne connaissait pas le terme.

Le jour du départ, deux heures avant le lever du soleil tout le monde étant occupé à faire les derniers arrangemens du départ, des coups redoublés se firent entendre à la grande porte. Ce bruit inattendu glaça d'effroi toutes les femmes de la maison, et dona Maria ne put se défendre elle-même d'un frisson qui la parcourut avec la rapidité de l'éclair.

Il ne faudrait pas conclure de cette

frayeur dont tout le monde fut saisi, que les habitans de Fresno étaient des personnes craintives, que le moindre coup de vent faisait pâlir. Au contraire, douées pour la plupart d'un caractère ferme, élevées presque toutes dans les hautes montagnes, où dona Maria elle-même avait pris naissance, elles étaient accoutumées à vivre dans des demeures isolées, privées souvent de communications avec leurs voisins pendant de longs intervalles, et bien moins sensibles aux hurlemens des ours et des loups, aux histoires de voleurs, qu'aux contes de revenans et de sorciers dont elles avaient été entretenues pendant les veillées. Mais, depuis quelque temps, le genre de terreur auquel elles avaient été en proie était d'une espèce si différente, qu'elles ne s'étaient pas encore bien remises de l'impression profonde qu'elles en avaient ressentie. Aussi les pre-

miers coups qu'on entendit firent-ils renaître toutes les craintes.

Quoi qu'il en soit, dona Maria donna l'ordre à Pédro de s'informer qui ce pouvait être ; car les aboiemens prolongés des chiens ne faisaient que trop penser que cette précaution n'était pas inutile.

L'incertitude des habitans de Fresno ne fut pas de longue durée. A peine Pédro descendait-il les premières marches, que la voix du Guerrillero se fit entendre, du dehors, avec une telle violence, que chacun put le reconnaître. Ses intentions ne pouvaient être douteuses. Il menaçait de faire enfoncer les portes si l'on n'ouvrait promptement.

A cette sommation pressante, il fallut bien se résoudre, et Pédro, d'une main tremblante, releva les barres, et tira les verrous qui fermaient la porte. Aussitôt qu'elle fut entr'ouverte une douzaine de bandits se précipitèrent dans la maison

avec tant de violence, que Pédro manqua d'en être renversé.

— Que l'on garde bien toutes les issues ! s'écria Sanchez, en se faisant faire place pour entrer à son tour ; puis, reconnaissant Pédro, qui, pâle et tremblant, attendait, une lampe à la main, qu'il pût échapper à ces brigands :

— Conduis-moi à ta maîtresse, lui dit-il. Saisissant l'occasion, le domestique s'élança sur l'escalier, et Sanchez marcha sur ses pas, tandis que les soldats cherchaient à pénétrer dans les chambres du rez-de-chaussée, dont ils apercevaient les portes.

Comme nous l'avons dit, la dame de Fresno était déjà informée de la visite alarmante du Guerrillero, et quand il entra au salon, précédé de Pédro, elle le reçut de l'air le plus offensé.

— Que signifie cette nouvelle insulte? lui-dit elle, avec hauteur; pourriez-vous

me dire, colonel Sanchez, pourquoi on entre dans ma maison comme dans une ville prise d'assaut, et comment vous osez vous oublier à ce point, en présence de dona Maria? Est-ce à une troupe de bandits ou à des soldats espagnols que vous commandez? Répondez, colonel, répondez promptement, que je sache si ma vie et ce qui m'appartient sont en danger, ou si je trouverai quelqu'un parmi vous à qui les devoirs imposés par la délicatesse et l'honneur militaire ne soient pas étrangers.

— Seniora, repartit le Guerrillero, en affectant l'air chagrin d'une homme qui a une mission pénible à remplir, je suis chargé d'exécuter les ordres de la junte.

— Eh ! comment se fait-il, continua-t-elle avec une indignation toujours croissante, que la junte ait donné des

ordres pour qu'on pille ma maison et qu'on s'y comporte comme le font vos soldats? car, au bruit qui parvient jusqu'ici, je ne puis douter qu'ils ne brisent toutes les portes qui pourraient mettre obstacle à leurs projets de dévastation et de pillage.

— Je ne suis pas venu pour répondre à toutes vos questions, dit Sanchez, en reprenant son ton grossier, mais pour vous arrêter ainsi que dona Jénara et tous vos domestiques; vous êtes tous accusés de haute trahison.

Cette terrible signification fit évanouir le courage que dona Maria avait montré jusque-là, et elle se laissa tomber sur une chaise. A cette vue, Jénara poussa un cri en courant pour la secourir. Les autres femmes imitèrent son exemple et, se pressèrent autour de leur maîtresse. Pédro et un autre domestique paraissaient changés en statues,

par l'effroi dont ils étaient saisis, tandis que le Guerrillero, un sourire infernal sur les lèvres, au milieu de cette scène de douleur, jouissait avec délice de toutes les angoisses qu'il venait de provoquer. On n'entendait que sanglots et cris de désespoir.

Pendant ce triste moment, deux soldats à moitié ivres, traînant leurs fusils, qu'ils n'avaient plus la force de porter, se présentèrent à la porte du salon, une chandelle à la main; mais en voyant leur chef au milieu de toutes ces femmes, ils s'éloignèrent en se soutenant avec peine contre les murs et en faisant quelques plaisanteries sur les *pleurnicheuses* de Fresno.

Cette vue parut rendre à dona Maria toute son énergie, et, se relevant avec promptitude :

— Vos projets ne sont donc plus douteux! s'écria-t-elle; j'espérais encore, je

ne vous le cache pas, non de votre générosité, mais de vos souvenirs; voulez-vous donc brûler les murs mêmes de cette habitation? voyez, Sanchez! voyez vos soldats promenant leur ivresse dans cette maison, qu'ils ne quitteront sans doute que quand elle sera réduite en cendres! Pouvez-vous être insensible à sa destruction, vous qui y avez été nourri si long-temps!

Le Guerrillero sourit amèrement, et leva les épaules en entendant ces reproches.

Des cris violens se firent entendre : Pépa, suivie d'une autre femme, se précipita dans le salon, l'effroi sur la figure. La pâleur de leurs fronts, leurs cheveux et leurs vêtemens en désordre annonçaient assez à quelle espèce de danger elles venaient d'échapper; elles coururent se réfugier derrière leur maîtresse.

— Toutes ces jérémiades finiront-

elles? s'écria le Guerrillero en frappant sur la terre et en jurant en même temps avec emportement. Allons, seniora, faites vos paquets, et partons. Il chercha quelqu'un autour de lui pour donner ses ordres. Où diable sont tous ces ivrognes? ajouta-t-il, holà! hé! enfans de Satan! viendrez-vous, ou faudra t-il que j'aille vous chercher?

A ces cris, une douzaine d'hommes conduits par un officier, sans doute ce qu'il y avait le plus en état de répondre à la voix du chef, se présentèrent à la porte du salon.

— Allons, répéta Sanchez, d'une voix furieuse, vous déciderez-vous, dona Maria?

— Non, certes, répliqua cette dame, qui n'avait fait aucun mouvement à la première injonction du Guerrillero et à qui le désespoir avait rendu le courage; non, je ne sortirai pas de chez moi

avant qu'on m'ait montré l'ordre de la junte.

— On vous le montrera quand il fera jour, répondit Sanchez en ricanant; finissons, mille démons! ajouta-t-il en fronçant le sourcil, je ne puis rester ici plus long-temps : je vous avertis, pour la dernière fois, que si vous ne voulez pas nous suivre de bonne grâce, j'ai la force pour vous y contraindre.

— Eh bien! s'écria dona Maria, plus pâle que la mort, faites-moi donc arracher avec ma fille, de ce salon, car je vous préviens, à mon tour, que je ne vous suivrai jamais de bonne volonté.

— Emmenez toutes ces folles, dit Sanchez, la rage peinte sur sa figure sauvage.

A ces mots, les soldats qui étaient à la porte entrèrent dans le salon, et chacun se mit en devoir de faire sortir une femme. Les cris, les larmes, la résis-

tance que faisaient Pépa et les plus jeunes, donnèrent lieu à une scène de confusion telle, qu'il était impossible d'entendre ce qui se passait dans le reste de la maison.

Un grand coquin vigoureux enleva Pépa sous son bras et sortit. Dona Maria, qui avait voulu voir jusqu'où irait l'audace de Sanchez, mais sans penser à faire une résistance qui aurait été le comble de la démence, ne doutant plus de ses intentions, s'empressa de le suivre, en tenant Jénara par la main. Les autres femmes sortirent pêle-mêle avec les soldats. Tout ce monde était éclairé par la faible lumière des lampes que Pédro et son camarade avaient gardées machinalement à la main ; le Guerrillero suivait d'un air triomphant.

Le bandit qui s'était emparé de Pépa l'emportait avec autant de facilité que si ç'eût été un enfant. Il des-

cendait précipitamment le grand escalier, suivi de près par tout le groupe, et il allait atteindre les dernières marches, quand d'autres soldats qui montaient lui barrèrent le passage.

— Les Français! s'écria le ravisseur avec l'accent d'une profonde terreur, et il chercha par une prompte retraite à mettre plus de distance entre lui et les nouveaux venus. Malheureusement l'escalier était encombré, et il ne put remonter que quelques marches, sans néanmoins lâcher sa proie.

— Ah! sauvez-moi! sauvez-moi! s'écria Pépa, en se débattant pour se dégager du bras de l'Espagnol.

— Sacrebleu! je crois qu'il en veut à Pépa, dit un Français qui montait le premier; je suis à toi, mon homme, file vivement ou ton compte est bon!

L'effet suivit de près la menace, l'Espagnol tomba presque au même ins-

tant percé de plusieurs coups de baïonnette, et son corps roula sur l'escalier.

Deux coups de pistolet, tirés au même moment par ceux qui étaient encore sur le haut de l'escalier, furent le signal d'une horrible confusion.

Les Français s'élancèrent avec furie sur leurs ennemis, frappant à grands coups de baïonnette ceux qu'ils pouvaient atteindre.

En vain dona Maria, Jénara et les autres femmes, réunies, surmontant leur effroi, suppliaient qu'on épargnât leurs compatriotes, les Français immolaient sans pitié tous ceux qui paraissaient vouloir opposer quelque résistance.

Bellerose, car c'était lui qui s'était montré le premier, Bellerose, disons-nous, qui avait aperçu le Guerrillero à la faible lumière des lampes, s'était mis à sa poursuite avec toute l'ardeur que

lui inspirait la haine qu'il lui portait; mais celui-ci, se voyant serré de près et ne se souciant pas d'en venir à un combat singulier qui ne l'aurait pas tiré d'affaire quand même il eût été vainqueur, s'échappa en se précipitant par une fenêtre du salon, qui était à plus de vingt-cinq pieds de hauteur; il ne se fit pourtant aucun mal, et Bellerose, arrivant auprès de cette croisée quelques momens après, n'eut que la consolation de lui envoyer la charge de son fusil, sans autre résultat que de lui faire précipiter sa course vers le petit bois qui était en face de cette partie de la maison.

Le voltigeur fit un soupir en voyant qu'il avait manqué le but.

— Tu n'auras peut-être pas toujours derrière toi une porte ou une fenêtre, maudit brigand! lui cria-t-il. Il s'apprêtait à aller voir ce qui se passait dans le reste de la maison, quand dona

Maria entra dans le salon, appuyée sur Jénara et Pépa.

Une lampe brûlait encore sur la table, et les premiers rayons du jour, en pénétrant par la fenêtre qui avait favorisé la fuite du Guerrillero, éclairaient d'une manière douteuse cette grande salle.

Les dames firent en entrant un mouvement de frayeur, en voyant un soldat français qui rechargeait aussi tranquillement son arme que s'il avait été sur un terrein d'exercice; mais la terreur eut bientôt fait place à la joie quand elles eurent reconnu Bellerose.

— Vous ici! dit dona Maria avec l'accent de la surprise.

— Et Luis! et Delmont! continuèrent les deux dames ensemble.

— Il est ici, il est ici, répondit-il en s'éloignant; diable! si vous ne l'avez pas encore vu, il faut que ça aille mal.

Attendez, je vais voir où en sont les affaires.

— Si vous voulez parler des Espagnols, lui cria dona Maria, quoiqu'il ne pût plus l'entendre, hélas! tous ceux qui étaient dans la maison sont maintenant dans l'impossibilité de vous nuire; et elle essuya les larmes que cette pensée lui faisait répandre en abondance.

Pauvre Espagne! continua-t-elle, ne pouvant maîtriser sa douleur, quand recouvreras-tu ta tranquillité! Ce n'est pas assez que tu aies à lutter contre des ennemis aussi formidables, il faut encore que tes enfans se déchirent entre eux.

Comme elle achevait ces mots, Delmont entra. Sa présence eut bientôt effacé ces tristes pensées, et nous craindrions d'affaiblir l'idée qu'on peut se faire aisément des transports des deux

amans en essayant de les décrire. En effet, le ravissement de se revoir d'une manière aussi inattendue était doublé pour les dames par le bonheur d'avoir échappé aux entreprises de Sanchez, et de le devoir à un libérateur qui leur était aussi agréable. Des larmes coulaient de tous les yeux ; mais que ces larmes étaient douces !

Delmont sentit pourtant la nécessité d'abréger une scène où il trouvait tant de charme. La prudence ne permettait pas que l'on s'endormît dans la sécurité que pouvait inspirer une victoire complète : l'ennemi était en fuite de tous côtés, mais il pouvait reparaître. Il était urgent de prendre un parti pour la sûreté des dames.

— D'après ce que j'ai appris, leur dit-il, votre intention était de partir ce matin pour Oviédo. Ce qui vient de vous arriver ici n'est pas de nature à

vous engager à y prolonger votre séjour; ainsi donc, croyez-moi, chère dona Maria, partez de suite; je puis vous offrir une escorte qui vous mettra à l'abri de toute insulte jusqu'à Gijon, et là vous pourrez attendre une autre occasion pour vous rendre à la capitale. Je voudrais vous accorder plus de temps, et je le ferais avec empressement, si je n'avais déjà dépassé mes ordres ; mais je ne puis vous laisser que quelques instans pour vous décider : n'oubliez pas le danger que vous venez de courir.

Dona Maria consulta Jénara d'un coup d'œil; toute la contenance de cette charmante fille décelait la crainte que cette proposition ne fût pas acceptée.

— Peut-être le conseil est-il mauvais, dit dona Maria; peut-être devrais-je braver tous les dangers avant de me mettre sous la protection de vos compatriotes, Delmont; mais je viens d'être

si maltraitée dans cette maison, que je l'avoue, le courage me manque pour faire tête à un orage semblable.

Une fois ce consentement obtenu, on fit promptement les préparatifs du départ. Heureusement que la portion de la bande du chevrier qui avait échappé aux Français, n'avait pas eu le temps d'emmener les mules qui étaient préparées pour le voyage; mais les malles qu'on allait charger, quand Sanchez était arrivé, avaient été presque toutes forcées et pillées; on réunit ce qu'on put, et l'on en chargea les mulets de bât.

Le lieutenant avait quitté les dames pour veiller au dehors, sur les mouvemens de l'ennemi, en supposant qu'il fût tenté de faire quelques nouveaux efforts. Il savait bien que ces bandes, quoique toujours battues reparaissaient sans cesse.

Tout fut prêt pour le départ beaucoup plus tôt qu'on aurait pu raisonnablement l'espérer, d'après la confusion qui venait de régner à Fresno; mais la crainte de rester plus long-temps dans un lieu aussi peu sûr stimulait suffisamment les domestiques, et les préparatifs furent bientôt terminés.

Alors toute la famille de dona Maria se mit en route, escortée par les cinquante voltigeurs que commandait Delmont; une demi-douzaine de prisonniers augmentaient encore les embarras de la marche.

CHAPITRE XXIX.

Il y avait à peu près une heure que le détachement était en route; Delmont s'était rapproché des dames et avait laissé le commandement de l'arrière-garde à un officier qui était avec lui; on arrivait au moment de franchir les montagnes au milieu desquelles est situé le Val-de-Dios, quand, à un détour de la route, le sous-officier qu'on avait envoyé en avant avec quelques hommes pour éclairer la marche, fit dire à Delmont qu'il y avait devant lui des guerrillas qui paraissaient disposées à disputer le passage.

Le lieutenant prit quinze hommes, et se hâta de rejoindre le sergent qui lui avait fait donner cet avis, pour reconnaître par lui-même de quelle importance était cet obstacle.

Il ne fut pas plutôt à portée de ces nouveaux ennemis, qu'il reconnut encore la bande de Sanchez, dont le chef paraissait se donner beaucoup de mouvement pour faire une défense vigoureuse.

La position était très-bien choisie. Delmont sentit que, s'il paraissait hésiter, il donnerait à l'ennemi une confiance qui finirait, peut-être, par devenir fort embarrassante, et il résolut de tenter de suite un effort décisif.

Il fit dire à l'officier qui était à l'arrière-garde, de le soutenir, en laissant seulement quelques hommes auprès des dames; et, avec ses voltigeurs, il s'élança à la course pour débusquer l'ennemi.

Probablement Sanchez ne s'attendait pas à une attaque aussi soudaine, ou ce n'était qu'une vaine démonstration qu'il voulait faire; car à peine les Français parurent-ils décidés à joindre leurs adversaires, que ceux-ci, après avoir fait une décharge générale, se sauvèrent à toutes jambes dans les rochers, d'où ils se mirent à tirailler en poussant des cris et des vociférations de toute espèce.

Delmont, qui ne voulait pas engager une affaire sérieuse, fut très-content d'avoir débarrassé la route ; et, pendant qu'une vingtaine de voltigeurs tenaient l'ennemi en respect, il fit avancer les dames, leurs bagages et les prisonniers.

Malgré les précautions du lieutenant, les balles sifflaient encore sur la route et portaient beaucoup plus loin. Les dames ne passèrent pas sans pâlir, ce dangereux défilé ; mais le sang-froid, la

gaîté, et le peu d'inquiétude que montraient les soldats qui les entouraient les rassurèrent, du moins sur la crainte de tomber entre les mains de Sanchez, et cette crainte était peut-être plus vive que celle de la mort même ; car elles avaient devant les yeux ce brigand, remarquable par sa veste écarlate. Il était debout, comme le vautour, sur un rocher des plus élevés, d'où il s'efforçait, par ses gestes et ses cris menaçans, de leur faire comprendre qu'elles n'échapperaient pas à sa vengeance.

Après que tout le monde fut passé, les voltigeurs qui tiraillaient avec l'ennemi, suivirent en continuant à se battre en retraite. Cette tiraillerie continuelle dura pendant plus d'une lieue ; il ne restait plus que cette distance pour atteindre Gijon, quand le Guerrillero, craignant sans doute d'avoir affaire à d'autres troupes qui viendraient au de-

vant du détachement français, abandonna son inutile poursuite.

Les coups de fusil ayant cessé de se faire entendre, Delmont se rapprocha des dames. Elles avaient été fort mal à leur aise pendant le combat, et c'était un véritable besoin pour elles d'apprendre que le danger était passé, au moins pour le moment.

Jénara sourit en voyant Delmont ; mais, à sa pâleur, à son air inquiet, on pouvait supposer qu'il ne fallait pas moins que la présence du lieutenant pour lui arracher ce sourire.

On pourrait dire que ce fut dans cet instant seulement que les deux amans s'abandonnèrent au bonheur de se revoir. Jusque-là, les inquiétudes inséparables d'un pareil moment d'une part, de l'autre les soins du commandement, la surveillance nécessaire au salut de tous, avaient trop occupé les esprits

pour qu'on n'eût pas été forcé de mettre en oubli tout ce qui ne se rapportait pas danger présent.

Après les premières explications rassurantes données par Delmont, dona Maria lui demanda le récit des événemens qui l'avaient rendu à la liberté. Il s'en acquitta de suite, et ce ne fut pas sans lever bien souvent les yeux vers le ciel, que les dames écoutèrent cette narration, et aux sensations qui se peignaient dans leurs regards, on aurait pu deviner les momens où le héros de cette aventure et son fidèle compagnon étaient exposés à quelque grand danger.

Quand il en vint à l'instant de leur délivrance, Jénara éprouva la plus vive surprise, en apprenant quelle part Bärbara y avait eue.

— Ah! dit-elle, à dona Maria, dans un élan de sensibilité, je lui pardonne

tout le mal qu'elle m'a fait! elle a tout effacé par cette belle action !

Cette exclamation, qui peignait si bien l'intérêt que Jénara prenait à Delmont, rappela à ce dernier ce qu'il y avait d'extraordinaire dans les relations de la Gitana avec la famille de dona Maria.

Cependant cette idée ne fut que bien fugitive : tout entier au bonheur de se retrouver près de son amie, lisant dans ses yeux l'intérêt qu'elle prenait à ses dangers, cette pensée qu'on lui faisait quelque mystère ne pouvait laisser dans son esprit des traces bien profondes. Une chose dont il brûlait de s'informer l'occupait davantage, et il trouva bientôt l'occasion d'en parler à celle qui pouvait seule le rassurer à cet égard.

Jénara, dans un mauvais passage, étant restée un peu en arrière de dona Maria, il l'engagea à mettre pied à terre;

et, pendant qu'elle s'appuyait sur son bras, elle lui donna la douce assurance que ses sentimens pour lui n'avaient pas varié, et que rien ne pouvait les altérer.

Dès qu'ils eurent rejoint dona Maria, cette dame lui demanda par quel heureux hasard il s'était trouvé si à propos avec son détachement, pour les tirer des mains du Guerrillero.

Delmont s'empressa de la satisfaire.

— J'avais reçu l'ordre la nuit dernière, dit-il, de faire une découverte jusques sur les hauteurs qui sont en avant de Péon. Quand j'y fus arrivé, me trouvant si près de vous, je ne pus résister au désir de vous voir, et je descendis dans la vallée.

Nous marchions avec les précautions d'usage, quand Bellerose, qui a été fait sergent depuis notre retour au régiment, s'arrêta pour m'attendre à peu

de distance de Fresno. Surpris de le trouver écoutant, l'oreille presque appuyée sur la terre, je lui demandai s'il avait quelque motif de défiance, si quelque bruit avait éveillé son attention? Il me répondit affirmativement. J'écoutai avec lui, et je ne tardai pas être convaincu qu'il y avait une troupe ou une réunion d'hommes, assez nombreuse près de nous.

Quelques instans après, des coups qui résonnaient distinctement par intervalle, nous apprirent qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. En y réfléchissant, je pensai que votre maison était sans doute livrée au pillage par une bande de brigands.

Cette idée me fit frissonner, je la communiquai à mon brave camarade; nous résolûmes de nous assurer de la vérité, et de tout risquer pour vous soustraire à ce dernier malheur, ou

vous venger si nous arrivions trop tard.

Favorisés par la connaissance exacte des localités, nous nous avançâmes au travers des vergers et des prairies. Arrivés à deux cents pas de la maison, j'ordonnai à Bellerose de pénétrer par la porte de derrière, tandis que je me dirigerais sur la principale entrée. Le peu de monde que j'avais avec moi me faisait une loi de ne pas faire de quartier si je trouvais l'ennemi, et de profiter de la terreur que l'apparition de ma troupe allait causer pour remporter une victoire facile et vous délivrer.

En approchant, nous remarquâmes que tout le bruit venait de l'intérieur de la maison ; le profond silence qui régnait au dehors nous fit soupçonner que les brigands, croyant n'avoir aucun danger à redouter, avaient négligé d'établir des gardes.

Nos conjectures étaient fondées ; nous ne trouvâmes pas une sentinelle ; il y avait pourtant un assez grand nombre d'hommes derrière la maison du côté opposé à celui par où nous arrivions ; mais ils étaient autour d'un feu, tous occupés à boire et à manger, et dans la sécurité la plus profonde. Quand nous les attaquâmes, tous ceux que nos baïonnettes n'atteignirent pas, se sauvèrent sans faire la moindre résistance.

Bellerose s'introduisit dans la maison avec les voltigeurs qu'il avait sous ses ordres, et parvint jusqu'à vous, comme vous l'avez vu, sans que personne s'opposât à sa marche.

C'est en effet un heureux hasard, comme vous le disiez tout à l'heure, dona Maria, qui a présidé à cette entreprise. Si Sanchez eût pris les précautions nécessaires quand on est peu éloigné de l'ennemi, qu'il eût été infor-

mé assez à temps de notre approche pour se renfermer dans la maison, et s'y défendre, je n'avais ni les moyens, ni le temps de le forcer à capituler, et il est probable, à l'heure qu'il est, que vous seriez à sa suite vous dirigeant vers une de ces hautes montagnes où il nous avait conduit Bellerose et moi.

— Je ne puis regarder cet événement comme étant l'effet du hasard, reprit dona Maria; j'y vois au contraire la main de la Providence, qui a tout conduit pour soustraire de pauvres femmes aux desseins criminels de ce misérable gardeur de chèvres.

— Mais enfin, quels pouvaient être ses projets? demanda Jénara; une fois notre maison pillée, quel avantage y avait-il pour lui à nous emmener? Il ne nous aurait pas vendues comme des esclaves, et son accusation de haute tra-

hison n'était qu'un moyen pour nous effrayer.

— Colorer d'une apparence de justice les excès auxquels se portait sa bande, répliqua dona Maria, et satisfaire sa haine ou ses passions : ne voilà-t-il pas deux raisons suffisantes pour engager des hommes pareils à Sanchez à commettre toutes sortes d'iniquités ?

La conversation se prolongea si longtemps, qu'on se trouva arrivé aux premières maisons de Gijon sans s'être aperçu de la longueur du chemin. Le temps s'était écoulé aussi rapidement pour les deux amans que quand ils étaient assis l'un auprès de l'autre dans le salon de Fresno.

Il avaient mis les instans à profit, autant qu'ils l'avaient pu depuis que le Guerrillero avait abandonné leur poursuite. Trop occupés tous deux pour prendre une grande part à la con-

versation, hors l'absolue nécessité, ils jouissaient du bonheur d'être ensemble et ne laissaient échapper aucune des occasions qui leur permettaient de se dire quelques mots en secret.

A l'entrée de la ville, les dames se séparèrent de Delmont; elles se rendirent à une auberge, et l'officier alla où son devoir l'appelait, après avoir bien promis de retourner promptement auprès d'elles.

Delmont se présenta à son colonel pour lui rendre compte de sa mission. Celui-ci l'écouta avec indifférence, jusqu'à l'instant où il lui apprit qu'il avait ramené dona Maria et sa fille. A cette nouvelle il se fit une révolution si subite dans ses traits, que le lieutenant en resta surpris; ce que remarquant le colonel, il lui dit en souriant:

— Ne soyez pas jaloux, mon cher lieutenant; mais quand je devrais exciter

votre inquiétude je dois vous avouer que je prends le plus vif intérêt à dona Maria, et que sa fille m'en inspire encore davantage ; cependant cet intérêt, je dois vous le dire, est dépouillé de toute prétention, et le plaisir que j'avais à voir dona Jénara se rapporte, hélas ! à des souvenirs qui lui sont entièrement étangers. Le colonel prononça ces derniers mots avec un accent de tristesse qui ne lui était pas ordinaire.

— Dona Jénara serait sans doute fort affectée, répartit Delmont, si elle pensait que sa vue pût produire sur vous un effet aussi pénible.

— Oui, pénible, dit le colonel en portant sa main sur ses yeux, mais qui n'est pas sans charme ; Delmont, continua-t-il en se remettant, demandez pour moi à ces dames qu'elles me fassent l'honneur de me recevoir ce soir, si elles ne se ressentent pas trop de leurs fatigues ;

vous viendrez me chercher si elles y consentent.

Le lieutenant se retira en réfléchissant à la conduite singulière de son colonel, qui, ordinairement affectait un air froid et un cœur insensible. Malgré les assurances qu'il venait de lui donner, Delmont n'était pas exempt de craintes jalouses; il rentra mécontent dans son logement, bien déterminé à mettre fin au nouveau genre de supplice vers lequel il se sentait entraîné, en suppliant dona Maria et Jénara de fixer l'époque où il verrait tous ses vœux exaucés. Une chose cependant le tourmentait encore ; on acccordait difficilement la permission aux jeunes officiers de se marier, et ce n'était peut-être pas la moindre difficulté à vaincre. Cependant il prit bien la résolution de ne pas se laisser arrêter par cette considération, et de quitter

le service plutôt que de renoncer à ses projets, s'il ne pouvait obtenir le consentement de ses chefs.

Quoiqu'il se fût étendu sur un canapé pour chercher un repos que les fatigues de la nuit lui rendaient nécessaire, telle était l'agitation de ses esprits, qu'il y passa plusieurs heures sans avoir réussi à se le procurer, et l'instant où il pouvait se présenter chez les dames arriva, sans qu'il eût pensé à prendre aucune nourriture. Il se rendit chez dona Maria , qui était logée sur le port.

Tout devait concourir ce jour-là à contrarier le lieutenant ; les dames se firent excuser de le recevoir, à cause d'une légère indisposition, suite de tant de sensations pénibles qui retenait la mère de Jénara au lit ; mais en même temps, pour adoucir les chagrins qu'elles avaient bien prévu que cela lui

causerait, Pépa, qui était chargé de ce message, l'était également de lui dire, que si ses occupations ne s'y opposaient pas, il voulût bien venir le lendemain partager le dîner de sa maîtresse.

Delmont se retira presque aussi triste de n'avoir pas été reçu que s'il ne devait plus l'être à l'avenir. Il faut pourtant convenir que les inquiétudes qui l'agitaient, telle que la crainte de perdre toutes ses espérances au lieu de les voir se réaliser, jointe aux contrariétés qu'il éprouvait, lui avaient aigri le caractère d'une manière qui lui était devenue insupportable à lui-même; et, dans son injuste ressentiment, il était presque décidé à ne pas se rendre à l'invitation qu'il venait de recevoir.

Néanmoins sa colère ne fut pas de longue durée; le grand air et la promenade ayant calmé l'exaltation de sa tête, il reconnut à quel point son méconten-

tement était mal fondé, et combien surtout il était injuste d'en faire retomber les effets sur dona Maria et sur sa fille, puisque ce mécontentement provenait d'une suite de circonstances auxquelles elles n'avaient qu'une très-petite part. Et qu'y avait-il d'étonnant de voir des femmes délicates indisposées par suite des violentes secousses qu'elles avaient reçues, pour ainsi dire sans interruption, depuis si long-temps?

Tout en réfléchissant, pendant sa promenade solitaire, il en vint à penser qu'il pourrait bien avoir mal interprété aussi les demi-mots du colonel; il était possible que cet intérêt extraordinaire qu'il disait ressentir pour Jénara, ne fût que le résultat de l'estime que la mère et la fille lui avaient inspirée.

Malgré cette supposition, qui était possible, il ne se trouva pas aussi satisfait de cette dernière réflexion, et il se

promit bien d'observer son colonel avec plus d'attention la première fois qu'il lui en fournirait l'occasion. L'heure était convenable pour lui apprendre que dona Maria, se trouvant indisposée, lui-même n'avait pu la voir ; il se rendit chez M. de Marsville.

Le colonel était à travailler seul quand Delmont entra ; il se leva avec empressement, et conduisit le lieutenant à un canapé où ils prirent place.

Delmont lui dit alors que, n'ayant pas été reçu chez dona Maria, il lui avait été impossible de faire sa commission, mais qu'il s'en acquitterait le lendemain.

— Croyez-vous cette indisposition dangereuse? demanda M. de Marsville, avec intérêt.

—Je crois que c'est la suite inévitable des scènes effrayantes et des fatigues que ces dames ont eu à supporter.

— Oui, cela est très-présumable ; on serait malade à moins. Vous devriez les engager, M. Delmont, à se fixer ici ; elles y seraient tout aussi en sûreté qu'à Oviédo, et, de plus, elles y trouveraient un appui plus direct, une protection plus spéciale qu'au quartier-général, où les occupations continuelles empêchent de donner une grande attention aux affaires particulières.

Pour mon compte, je serais enchanté d'une résolution qui me donnerait l'espoir de cultiver leur connaissance, en faisant partie de leur société. Ces deux dames ont une éducation qu'on rencontre rarement dans cette province. Dona Jénara, surtout, y joint une physionomie si expressive ! si douce !.... Elle me rappelle parfaitement une personne qui m'a été bien chère ! Sa vue n'a fait que justifier l'amitié que je lui avais vouée, ainsi qu'à

sa mère, pour la manière dont elles s'étaient comportées avec vous.

Delmont souffrait horriblement, en entendant le langage un peu enthousiaste du colonel : l'idée lui revint encore que la dernière phrase n'était là que pour adoucir ce qu'il y avait de trop passionné dans les éloges qu'il venait de faire de Jénara. Il était enseveli dans ses réflexions, et ne répondait pas.

— A quoi pensez-vous donc, M. Delmont? lui demanda le colonel, étonné de son silence, vous ne répondez pas? Il me semble cependant que l'idée que je viens de vous communiquer est raisonnable, et tout-à-fait dans l'intérêt de ces dames. Vous êtes plus à même qu'un autre de sentir la justesse de mes réflexions.

Le lieutenant fixa les yeux sur M. de Marsville, pour scruter ce qui se passait dans son cœur; mais la franchise

et la bonhomie qui régnaient sur tous ses traits confondirent ses idées, et il balbutia quelques mots d'approbation.

M. de Marsville, voyant sa contrainte, le crut indisposé, et abrégea la conversation; non, toutefois, sans lui renouveler sa prière de remplir sa commission auprès des dames.

Plus de doute, se disait Delmont à lui-même en sortant, M. de Marsville aime Jénara; il l'aime, car, s'il en était autrement ferait-il son éloge avec tant de plaisir, parlerait-il avec autant d'admiration de son excellent caractère, et des charmes de sa personne? Ah! il était fait pour moi de trouver un rival dans mon colonel! Il resta un instant accablé par la pensée que cette rivalité mettrait toutes sortes d'obstacles à l'accomplissement de ses vœux.

Quant à cette assurance qui m'a si fort étonné, pensa-t-il encore, je devine

à présent tout aussi bien la cause d'où elle provient; qui pourrait douter que M. de Marsville ne soit sûr de réussir? Jouissant d'une grande fortune, d'un beau rang dans le monde, il a cette confiance en lui-même qui ne permet pas de croire à des obstacles insurmontables. Il se persuade que dona Maria l'acceptera avec empressement pour sa fille. Quelle est son erreur! Non, non, je les connais l'une et l'autre. Delmont, sans autre fortune que son état, sans autre espérance que son grade, n'en serait pas moins l'homme de leur choix; non, le cœur de Jénara ne peut changer!

Ces dernières pensées le consolèrent un peu. Mais avant d'atteindre le but qu'il se proposait, il n'en voyait pas moins un avenir hérissé de tracasseries et rempli d'entraves.

Il aimait son état, il avait la confiance de ses chefs et l'estime de ses ca-

marades, qui reconnaissaient en lui des talens militaires et une instruction qui devaient le porter aux premiers grades de l'armée. Il lui était donc pénible de penser qu'il serait peut-être forcé de renoncer à une carrière qui s'ouvrait devant lui d'une manière siheureuse, par suite d'un événement aussi inattendu que cette malheureuse passion qui paraissait tout à coup dominer le cœur de M. de Marsville; car il était bien plus facile à Delmont de renoncer à tout qu'à sa Jénara. Placé entre ces deux sacrifices par les embarras que son colonel lui susciterait, si, comme il n'en doutait presque plus, il était son rival, il ne sentait pas moins ce que l'un et l'autre avaient de cruel pour lui, quoiqu'il n'y eût aucune incertitude dans son cœur.

Quelques-uns de ses camarades, qu'il rencontra, le forcèrent d'interrompre

le cours de ses pénibles réflexions, et ils l'entraînèrent avec eux, en lui faisant des reproches sur l'air pensif qu'il avait rapporté de sa captivité.

Le lendemain, vers midi, il se rendit chez dona Maria; cette dame était sortie pour faire des emplettes. Jénara était restée seule; elle avait refusé de l'accompagner, sur quelque prétexte frivole; mais on peut supposer, sans crainte de se tromper, qu'elle avait espéré que le lieutenant n'attendrait pas pour venir l'heure où l'on se mettait à table.

La figure de Delmont devint plus riante en voyant Jénara; il lui baisa la main avec toute l'expression d'un amant qui est privé depuis long-temps de la présence de celle qu'il aime.

— J'avais besoin de vous voir, chère amie, lui dit-il, mais de vous voir seule quelques instans, pour vous entretenir

de mes craintes, car j'ai peu d'espérance! Mon cœur est plein de trouble! Il me semble que je ne vous ai retrouvée que pour vous perdre pour toujours!

— Qu'ai-je donc fait qui puisse vous tourmenter ainsi? demanda-t-elle, de cette voix douce qui pénétrait jusqu'au fond du cœur.

— Oh! ce n'est pas vous, ma tendre amie; vous seule, au contraire, avez le don de me tranquilliser, de me donner quelque confiance; mais le présent m'inquiète, et l'avenir m'épouvante. Que j'ai besoin d'être assuré que rien ne peut altérer votre affection pour moi! En disant ces mots il fixait sur elle les regards les plus passionnés.

— Vous seriez bien ingrat, Luis, si vous doutiez de mon sincère attachement pour vous? Hélas! c'est tout ce que je puis vous promettre. A cette

pensée, une sombre tristesse couvrit ses traits.

— Eh quoi ! encore ce mystère ! dit l'officier avec dépit ; le rencontrerai-je donc toujours, comme une barrière devant laquelle viendront échouer toutes mes espérances ; mais non, continua-t-il en se promenant à grands pas, je ne puis voir dans tout cela qu'un prétexte pour ne pas répondre à mon empressement.

— Ne le croyez pas ! s'écria Jénara ; dans quelques heures ce mystère n'en sera plus un pour vous ; mais alors, continua-t-elle en le regardant tristement, comme pour deviner l'impression que lui causerait la connaissance de ce secret, oui alors toute relation peut cesser entre nous, et vous emploierez peut-être toute l'énergie de votre âme à me bannir de votre pensée comme de votre cœur.

— Ah ! de grâce ne prolongez pas

plus long-temps mon tourment, vous me faites frémir Jénara; comment cesserais-je jamais de vous aimer?...Il serait plus facile de cesser de vivre! ajouta-t-il, après quelques instans. Par pitié, apprenez-moi cette horrible secret, c'est mourir mille fois que de rester dans une pareille incertitude.

— Non, je n'en ai pas le courage, dit Jénara, qui se sentait suffoquer par les larmes qu'elle cherchait à retenir, une autre personne s'est chargée de ce pénible soin; peut-être trouverez-vous qu'elle s'en est acquittée trop tôt.

— N'importe, dit Delmont, dont l'impatience était au comble, encore une fois la vérité la plus affreuse ne me ferait pas ressentir les angoisses que j'éprouve en vous écoutant; et.....

En ce moment dona Maria entra; elle salua le lieutenant d'un aimable sourire. Mais en voyant son air agité et la con-

sternation peinte sur la figure de Jénara, elle devina le sujet de leur conversation.

— Je t'avais défendu, ma chère fille, dit-elle à Jénara, en adoucissant ce reproche par le ton du plus tendre intérêt, et en appuyant sur ce dernier mot, je t'avais défendu avec don Luis tout entretien qui pourrait t'émouvoir à ce point. Tu sais que je me suis chargée de cette tâche cruelle; pourquoi ne l'en as-tu pas prévenue quand la conversation a été amenée sur ce sujet?

— Je le lui ai dit, maman, et peut-être aurais-je pu exécuter vos ordres plus scrupuleusement, si toute cette affaire, je ne crains pas de l'avouer, ne me rendait pas aussi malheureuse que lui.

— Don Luis, dit dona Maria, je vous apprendrai cette après-midi une chose

qui nous a fait verser bien des larmes, et dont depuis long-temps, nous nous étions fait une loi de ne plus parler. Nous confiant en la Providence, nous attendions dans la soumission qu'elle mît un terme à nos douleurs. Jusqu'ici nos espérances ont toujours été trompées, et nous nous trouvons tout aussi loin du but que nous en avons jamais été.

— Je serai très-reconnaissant de cette marque de confiance, dit Delmont; mais permettez-moi de vous assurer d'avance que rien ne pourra altérer mes sentimens pour Jénara. Je prends l'engagement dès à présent....

— Arrêtez, dit dona Maria, il y aurait de la témérité à ajouter un mot. Delmont, votre attachement pour nous égare votre raison; je ne prétends pas pas vous faire payer le léger service que je vous ai rendu, par des regrets qui seraient peut-être éternels. Attendez

une explication qui vous mettra au moins à même de connaître l'espèce d'engagement que vous voulez prendre.

Pépa, en venant annoncer à sa maîtresse que le dîner était servi, mit fin à cet entretien, et l'on passa dans la salle où le couvert était préparé.

CHAPITRE XXX.

On pense bien qu'un repas où chacun était intérieurement occupé de l'explication qui allait suivre, ne devait pas être fort gai; cependant dona Maria s'efforça de rompre le silence en adressant quelques questions à l'officier sur les troupes françaises, dont elle avait vu dans la matinée plusieurs détachemens se rendre à différens postes: leur bonne tenue l'avait frappée. Le lieutenant lui expliqua ce qu'elle désirait de savoir, et, tout en lui parlant de son régiment, la commission de son colonel lui revint en pensée. Il profita

de cette occasion pour dire à cette dame combien M. de Marsville serait flatté d'être reçu chez elle, et l'intention où il était de se présenter dès qu'il aurait appris qu'elle était remise de ses fatigues.

Il ne jugea pourtant pas à propos de faire usage du conseil que le colonel lui avait donné, d'engager dona Maria à se fixer à Gijon ; non qu'il pensât que les confidences qu'il attendait de cette dame pussent rien changer à ses projets, mais parce qu'avant il voulait être éclairé sur les intentions qu'il supposait à M. de Marsville.

Le dîner fini, l'on rentra au salon, où dona Maria continua à l'entretenir du colonel. Elle raconta à Delmont la manière pleine de courtoisie avec laquelle il s'était présenté à Fresno, et elle finit par dire qu'elle le recevrait toujours avec plaisir. A peine achevait-elle cette

dernière phrase, que Pépa vint annocer M. de Marsville.

Allons, se dit Delmont, à lui-même, il est écrit que j'épuiserai la coupe jusqu'à la lie. Un coup d'œil qu'il jeta sur les dames le convainquit qu'il n'était pas le seul contrarié de cette visite inopportune.

Dona Maria reçut pourtant le colonel avec la politesse et la grâce qu'elle mettait dans toutes ses relations de société. Ce serait une erreur de croire que le bon ton et l'amabilité ne se rencontrent que dans les grandes villes. Partout avec du bon sens, de l'indifférence pour soi-même et des attentions pour les autres, l'on paraît aimable et l'on est recherché.

Le colonel avait de l'esprit, de l'aisance et une conversation agréable; il plût beaucoup aux deux dames. Il raconta qu'ayant émigré au commence-

ment de la révolution française, il était venu dans la Péninsule, et qu'après avoir vécu quelque temps à Madrid il avait habité la Catalogne, comme officier au service d'Espagne.

Delmont observait tous les mouvemens de sa physionomie pour pénétrer les intentions cachées qu'il lui supposait toujours; mais l'entretien, qui avait fini par rouler sur des anecdotes de la cour de Charles IV, et sur les nobles Asturiens que le colonel y avait connus, ne pouvait faire soupçonner que ce but secret se trouvait dans ses discours.

Cependant, il était évident pour Delmont que M. de Marsville faisait des frais pour plaire, et qu'il s'occupait beaucoup de Jénara. Il n'échappa pas davantage au lieutenant, qu'il cherchait tous les moyens d'obliger la jeune seniorita à prendre part à la conversation. Quand il réusissait à lui faire pro-

noncer quelques mots, il l'écoutait avec un air de ravissement qui avait quelque chose de passionné.

Cette observation, quoique très-indifférente pour tout autre, ne pouvait être agréable à Delmont. Les dames ne firent pas toutes ces remarques, comme on le croira sans peine.

Delmont supportait assez patiemment la visite du colonel, parce qu'il espérait qu'elle ne serait pas longue. Il savait qu'il dînait à cinq heures ; et il en était quatre et demie, quand plusieurs dames, amies de dona Maria, arrivèrent les unes après les autres. A la vue de cette nombreuse société, notre lieutenant, ne pouvant contenir sa mauvaise humeur, s'approcha de Jénara, et lui dit à voix basse qu'il n'était pas dans une situation d'esprit qui lui permît de supporter une contrainte aussi longue.

Dona Maria, en lui voyant prendre

son chapeau, lui dit de venir le lendemain faire *las once* [1] avec elle. Il sortit en faisant un profond salut. A peine avait-il dépassé la porte du salon qu'il entendit toutes les dames demander à la maîtrese de la maison si c'était l'officier qui avait été si long-temps prisonnier chez elle à Fresno ; et il en conclut que son aventure s'était déjà répandue dans toute la ville, et qu'il était l'objet de la curiosité générale.

Il est inutile de dire que Delmont fut exact au rendez-vous que dona Maria lui avait donné pour le lendemain. A onze heure précises il entrait à l'auberge de *l'Aguadora*, où elle logeait ; il la trouva au salon, où elle était seule.

[1] On appelle *las once*, la collation que beaucoup de personnes ont l'habitude de faire à onze heures du matin. Elle ne se compose souvent que d'un biscuit et d'un verre de vin de liqueur.

— Dona Jénara est-elle malade? lui demanda-t-il après l'avoir saluée.

— Non, ami, lui répondit cette dame, qui lui donnait souvent ce titre familier, elle n'a qu'une légère indisposition; ce n'est pas sérieux, un mouvement de fièvre éphémère. Cette chère enfant est si tourmentée! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. Delmont ne répondit que par un profond soupir.

D'ailleurs, continua-t-elle, il n'aurait pas été prudent qu'elle assistât à notre entretien; pourquoi la rendre plus malheureuse en répétant devant-elle une histoire à laquelle il n'est pas en son pouvoir de rien changer, et qui la fait trembler sur son avenir! Hélas! pour moi j'ai cru un instant que nous touchions à la vérité; mais nous avons eu bientôt perdu cette espérance, elle a passé comme l'éclair!

— Prenez pitié de mon impatience, chère dona Maria, dit Delmont. Vous en qui j'ai trouvé une amitié si franche, un intérêt si grand, ne voyez-vous pas que je souffre au-delà de tout ce que je puis vous exprimer?

— Oh! pardon, cher Delmont, ce devoir est si pénible à remplir! dit cette dame en poussant un nouveau soupir; mais il le faut; écoutez donc ce que j'ai à vous apprendre :

J'habitais en 1792 une propriété que j'ai dans les montagnes de Cabralès, et dont je vous ai parlé plusieurs fois ; un jour, c'était la veille de la Saint-Jean, la soirée était belle, j'étais sur le balcon entourée de ma famille, quand une Gitana se présenta à la porte de la maison pour demander l'hospitalité.

Cette femme portait deux petits enfans dans une espèce de corbeille atta-

chée sur ses épaules, à la manière des *Passiégas* [1].

Il est si commun d'accorder l'hospitalité dans nos montagnes, que je n'avais fait aucune attention à ce petit événement; et j'avais entièrement oublié la Gitana et ses enfans, quand le lendemain matin, la mère de Pépa, qui était à mon service, vint me dire que cette femme demandait à me parler. Je consentis à la recevoir; un instant après elle entra avec les deux enfans dans ses bras.

Cette Gitana était grande, bien faite et pouvait avoir vingt-quatre ans; mais elle était maigre et paraissait souffrante. Elle se présenta avec hardiessse, et, prenant le ton emphatique que vous lui

[1] Femmes des environs de Santander qui courent toute l'Espagne, en vendant de la mercerie, du chocolat et autres menus objets.

connaissez, car c'était Barbara, elle me dit après m'avoir saluée :

— Quand le chrétien, quelle que soit son origine, n'écoutant que les devoirs que lui impose la religion, a promis de donner plus que ses moyens ne lui permettent, ne doit-il pas tout sacrifier, avant de remplir aucun autre engagement, à la conservation de la chair de sa chair, des os de ses os? »

— Parlez clairement, ma bonne femme, lui dis-je; que puis-je faire pour vous, je ne vous comprends pas ?

— Patience, vous allez me comprendre, continua-t-elle en fixant sur moi ses grands yeux noirs, qui semblaient vouloir lire jusqu'au fond de mon âme. Voilà deux enfans presque du même âge, et cependant l'œil le moins exercé s'apercevra facilement qu'ils ne sont pas de la même caste : l'un est né dans une classe objet du mépris des hommes,

tandis que l'autre est du propre sang des persécuteurs du premier.

En disant cela, elle me présentait les deux enfans. En effet, l'un était d'une blancheur éblouissante, et l'autre ressemblait à un petit mulâtre. Après me les avoir laissé considérer un instant, elle continua :

— La Gitana n'a consulté que son cœur et sa religion, pour partager entre eux la nourriture que Dieu avait mise dans son sein ; mais maintenant la source en est tarie, que fera-t-elle ?

— Et par quel hasard, cet enfant est-il entre vos mains ? lui demandai-je d'un ton sévère : car je savais que ces Gitanos volent souvent des enfans pour leur apprendre mille tours de souplesse.

— Ne vous ai-je pas dit que la compassion m'avait seule guidée, me répondit-elle avec un accent de colère qui m'effraya. Si je voulais le garder

parmi nous, qui est-ce m'empêcherait de le confier à une femme de notre tribu, pour lui donner la nourriture qui lui est nécessaire. Mais non, ce n'est pas mon intention ; cet enfant, que le ciel a sauvé d'une manière aussi miraculeuse, ne doit point partager les humiliations réservées aux nouveaux chrétiens ; et d'ailleurs le noir et le blanc ne peuvent être associés ensemble que comme l'emblême de la mort qui confond tout !

Gardez cette petite fille, me dit-elle en me la présentant de nouveau; elle est d'un noble lignage, faites-la élever ; plus tard je vous donnerai les moyens de connaître sa famille ; mais je veux qu'elle sache à qui elle doit la vie ; je veux que le monde apprenne que la race méprisée des Gitanos est capable de faire de bonnes actions. Elle ne peut m'entendre maintenant, il faut

donc que j'attende que les années lui aient donné la raison, pour lui confier sa malheureuse histoire; il faut que je connaisse bien son cœur, pour être sûre qu'elle répondra à mes espérances! Jusque-là, tout sera mystère pour elle et pour vous.

Le ton, moitié farouche moitié attendri de cette Gitana, me fit une impression que je ne saurais vous rendre. Cette sensibilité, si peu ordinaire chez les individus de cette espèce, me surprit et me toucha malgré moi. Je fixai cet enfant avec attendrissement. Je pensai que je ne pouvais pas être plus cruelle pour lui que ne l'avait été cette femme à demi-sauvage qui l'avait recueilli; je le pris de ses mains, et je consentis à le garder.

L'enfant pouvait avoir six ou sept mois; il me souriait; ses blonds cheveux et ses yeux bleus détruisaient tous les

doutes que j'aurais pu avoir sur son origine ; car telle est la force de nos préjugés contre cette race des Gitanos, que je n'aurais pas voulu me charger d'un de leurs enfans.

La femme qui avait amené Barbara dans ma chambre nourrissait sa fille; cette fille était Pépa : elle s'offrit de partager son lait entre les deux enfans, et je gardai ma Jénara.

— O ! ciel s'écria Delmont, qui respirait à peine depuis le commencement de cette histoire. Eh quoi! il est donc vrai!... Jénara!... Et il se cacha la tête dans ses mains, n'osant pas achever d'exprimer sa pensée.

— N'est pas ma fille, et la malheureuse enfant ne connaît pas ses parens. Hélas! ce secret est tout entier entre les mains de Barbara. Vainement nous lui avons fait les prières les plus pressantes, les offres de fortune les plus brillantes

pour sa position, elle a résisté à tout. Quand nous la pressions trop vivement, elle se contentait de nous répondre que le moment qu'elle avait fixé n'était pas encore arrivé. Depuis cette époque, elle a rarement passé une année sans nous visiter.

En grandissant, Jénara fit remarquer en elle les plus heureuses dispositions et le meilleur caractère. Elle était douce, aimable, remplie de facilité pour apprendre et de désir de s'instruire. Mon fils avait deux ans de plus qu'elle; un moine qui faisait son éducation donnait également des leçons à Jénara, et ne cessait d'en faire le plus grand éloge.

Cette enfant, outre ses bonnes qualités, était douée du cœur le plus sensible. Sa gentillesse, son attachement pour moi, l'amitié qu'elle montrait à mon fils, qui ne voulait plus lui donner d'autre nom que celui de sœur,

tout concourut à lui gagner mon amitié, ma tendresse même, et je ne mis bientôt plus de différence entre elle et mon fils.

Cette histoire n'est connue que d'un très-petit nombre d'amis qui habitent toujours les montagnes où Jénara me fut amenée. Elle était déjà grande, quand je vins me fixer à Fresno, et depuis long-temps je l'appelais ma fille. Les personnes qui vinrent me visiter dans ma nouvelle demeure, l'ont toujour regardée comme telle; les relations sont si difficiles dans ce pays que vingt lieues qui nous séparent sont une distance immense. Je vais rarement à Oviédo, et je n'ai jamais dit que Jénara n'était pas ma fille; cela a suffi pour que beaucoup de personnes ignorassent entièrement la vérité. La mort de mon fils a fait le reste, en m'engageant à me tromper moi-même.

Barbara m'a toujours dit que Jénara était d'une bonne famille, d'un noble lignage, ce sont ses expressions; elle assure en avoir la preuve. Mais quel crédit peut-on accorder à de pareilles assertions, et quelle opinion favorable cela donnerait-il de ma fille, si elle-même n'était pas le modèle de toutes les vertus?

Hélas! nous vivions heureuses, ou du moins nous nous étions soumises au destin, et nous attendions patiemment les confidences de Barbara, quand vous arrivâtes à Fresno. J'étais bien loin de supposer que votre présence ferait naître de nouveaux regrets, et que cette funeste passion nous obligerait à vous confier notre secret; vous le connaissez maintenant, dites-moi, Delmont, ne le trouvez-vous pas bien affreux?

— Oui, bien affreux! dit-il en réfléchissant profondément, et je vois avec

une peine égale, ajouta-t-il un moment après, que vous maudissez l'instant où je suis venu troubler cette tranquillité dont vous jouissiez.

— Vous interprétez mal ma pensée, ami ; si je déplore aussi vivement notre pénible position, c'est que je considère l'ignorance où nous sommes sur l'état de Jénara comme un obstacle insurmontable à l'accomplissement de vos désirs.

— Non, dit le lieutenant, en sortant de sa rêverie, quelle que soit son origine, rien ne peut me faire changer à son égard. Eh ! quelle femme possède à un plus haut degré la vertu et la douceur ! quelle femme aura reçu une éducation plus capable de faire une excellente mère de famille que ma Jénara ! Vous-même, dona Maria, n'avez-vous pas pour elle toute la tendresse d'une mère? N'a-t-elle pas su la mériter, par son respect,

sa reconnaissance et toute sa conduite envers vous?

— Tout cela est bien vrai, dit dona Maria, en essuyant une larme qui s'échappait de ses paupières; mais, Delmont, il n'est pas moins vrai aussi que votre générosité vous aveugle. Jénara, sans état, sans espérance, sans autre famille que sa mère adoptive, ne peut être la compagne que les convenances vous permettent de choisir; et si, emporté par la passion que vous avez pour elle, vous lui donniez maintenant le titre de votre épouse, vous ne tarderiez peut-être pas à vous en repentir.

Telles sont d'ailleurs les intentions bien arrêtées de Jénara elle-même. Elle est trop fière, elle a le cœur trop élevé pour consentir à devenir votre compagne, avant que son sort ne soit fixé. Pour que vous ne doutiez pas de ce que je viens de vous dire, elle va vous con-

firmer son irrévocable résolution ; à ces mots dona Maria se leva.

— Arrêtez ! s'écria Delmont en la retenant ; comment est-il possible, chère dona Maria, que vous lui ayez laissé prendre cette fatale résolution ? Qui peut savoir si elle ne nous séparera pas pour toujours ? qui peut savoir si cette Gitana tiendra sa promesse ?

— Alors le sort de ma fille chérie n'est pas douteux ; elle doit renoncer à toute espèce d'alliance. Le soupir qui accompagna ces mots prouva à Delmont combien cette détermiuation désespérée était cruelle au cœur de cette excellente dame. Ne croyez pas, repritelle en cherchant à montrer plus de fermeté, que je blâme ce parti ; non, Luis, Jénara ne peut devoir à la pitié de personne le rang que ses qualités lui assignent dans le monde, et vous

même, en y réfléchissant, vous le reconnaîtrez comme moi.

Elle sortit, et rentra presque aussitôt en tenant Jénara par la main.

— Viens, ma fille, viens, lui disait-elle, il faut que tu confirmes à Delmont ce que je viens de lui apprendre; il sait que j'approuve tes nobles sentimens, mais il doit savoir aussi que tu ne t'es décidée à ce cruel sacrifice que d'après ton propre mouvement.

L'aimable fille était pâle, et paraissait avoir beaucoup pleuré; cependant son maintien était ferme et résigné. Elle s'assit auprès de dona Maria, et elle s'adressa à Delmont avec une noble modestie :

— Vous m'avez dit que vous m'aimiez, don Luis; votre air de sincérité, la loyauté de votre caractère, devaient m'en convaincre : je n'en ai pas douté un instant. Pourquoi le hasard mal-

heureux qui a accompagné ma naissance ne me permet-il pas de vous prouver la bonne opinion que j'ai de vous, en remettant mon sort entre vos mains !

Mais, Delmont, plus vous me paraissez fait pour être placé dans un rang élevé de la société, et moins je voudrais paraître à vos côtés comme une compagne indigne de votre mérite. C'est donc après y avoir bien réfléchi que j'ai pris le parti inébranlable de ne jamais vous appartenir, si mon rang est inférieur au vôtre, ou s'il reste inconnu.

Quand elle prononça cette cruelle décision, la fermeté qu'elle avait montrée jusque-là l'abandonna entièrement, et elle se mit à fondre en larmes.

Le lieutenant chercha à profiter de son attendrissement pour la faire revenir à des sentimens plus modérés ; mais ses prières et son désespoir ne purent

rien obtenir : le sacrifice était consommé dans son cœur, depuis l'instant où elle avait compris qu'elle devait faire un aveu sincère à son amant. Tout en partageant sa douleur, sa mère adoptive ne pouvait qu'applaudir à la grandeur d'âme qui lui dictait cette conduite.

— Quelle affreuse position! s'écria Delmont, hors de lui; comment obliger Barbara à nous dire son secret!

— Hélas! dit dona Maria, depuis long-temps elle nous promet que le moment approche où elle nous confiera les preuves qu'elle a entre les mains. Plusieurs fois nous avons cru toucher à ce moment désiré, et toujours des circonstances imprévues ou des défaites de sa part l'ont éloigné. Cependant elle m'a bien souvent répété qu'elle saurait nous apprendre à l'instant nécessaire ce qu'il nous importe tant de savoir.

— Elle s'est expliquée à peu près dans

les mêmes termes avec moi, dit Delmont; il faut bien espérer en sa générosité, puisque nous n'avons aucun moyen de la contraindre à parler. Il y aurait pourtant de l'injustice à douter tout-à-fait de ses bonnes intentions; n'oublions pas quels services elle nous a rendus et qu'elle seule pouvait nous rendre.

Il tenait ce langage pour donner un peu de courage à Jénara, dont l'abattement l'effrayait; mais il n'avait aucune confiance dans les espérances qu'il cherchait à faire naître : car il fallait bien s'avouer que, s'il était possible que cette Gitana eût les preuves que Jénara était d'une famille honorable, il pourrait fort bien se faire aussi que toute cette histoire eût été arrangée par cette femme pour se donner un moyen d'obtenir des secours de la dame de Fresno, et une plus grande impor-

tance, si l'enfant répondait aux soins qu'on en prendrait.

De ce côté, ses espérances n'avaient pas été trompées, et l'amitié de dona Maria pour sa fille adoptive lui aurait fait faire les plus grands sacrifices pour connaître le secret de sa naissance, si elle avait pu l'obtenir par ce moyen; mais le refus de cette femme d'accepter les offres qui lui avaient été faites était précisément ce qui étonnait Delmont et le portait à croire qu'elle était dans l'impossibilité de réaliser ses promesses. Il avait fait un grand effort en trouvant quelques raisons pour prolonger l'illusion; car la seule espérance qui lui restât était que le temps ferait revenir Jénara sur la sentence cruelle qu'elle venait de prononcer; il essaya pourtant encore quelques consolations.

— Pourquoi, chère Jénara, lui dit-il, nous abandonner au désespoir?

nous avons été bien plus éloignés du bonheur que nous ne le sommes maintenant ; rappelez-vous, ma douce amie, l'instant où je partais escorté par les soldats du régiment de la Princesse ; celui où Pédro vint vous apprendre que j'étais tombé entre les mains de mon plus cruel ennemi : auriez-vous alors osé chercher à lire dans l'avenir? pourriez-vous faire une comparaison à présent? Si je me rappelle les dernières promesses de Barbara, de cette Gitana à qui je dois la vie, ne puis-je pas encore concevoir l'espérance qu'elle ne nous abandonnera pas? — *Vous saurez un jour par votre propre expérience*, me dit-elle la dernière fois que je la vis, *que les Gitanos tiennent religieusement leur parole ; j'ai promis de lever tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de vos plus chers désirs, attendez, pour m'accuser de mensonge, que l'an-*

née soit écoulée. Tout me dit que nous pouvons encore être heureux.

— Oui, dit Jénara en mettant son mouchoir sur ses yeux, cela se pourrait encore; mais demain vous pouvez aussi recevoir l'ordre de quitter cette province et vous éloigner pour n'y revenir jamais.

— Chère Jénara, je prends ici le ciel à témoin...

— Ne faites pas de sermens, Luis ! s'écria-t-elle, remplie d'effroi; savez-vous avec qui vous vous engageriez? Non, je ne les accepte pas : je croirais ne les devoir qu'à votre commisération !

— Tu t'exagères ta fâcheuse position, ma bonne Jénara, dit sa mère; telle que tu es, ma fille, tu ne peux être jamais l'objet de la pitié de personne, et je connais trop Delmont pour lui faire l'injure de douter de sa sincérité.

— Pardon, Luis, dit Jénara en lui tendant la main, je suis sans doute

injuste, mais je suis si malheureuse !

En écoutant les consolations de sa mère (nous continuerons à lui donner ce titre) et celles de son amant, Jénara recouvra un peu de tranquillité. On convint de faire chercher Barbara partout où l'on pouvait supposer la rencontrer, et particulièrement à la chapelle où l'officier l'avait vue après son évasion. En désignant bien les lieux, il était impossible qu'un homme du pays ne retrouvât pas les ruines de cet édifice.

On s'occupa donc sans perdre de temps de trouver des messagers intelligens pour les charger de cette commission. Delmont leur donna tous les renseignemens que sa mémoire put lui fournir, et ils partirent de différens côtés pour visiter aussi les marchés que l'on savait fréquentés par les Gitanos.

Ces hommes revinrent au bout de quelques jours, sans avoir rien pu dé-

couvrir de l'objet de leurs recherches. Celui qui avait été à la chapelle, l'avait trouvée facilement; mais il n'y avait plus personne; toute la bande de Gitanos avait été ailleurs chercher un nouveau domicile. Dans les environs, aucun habitant ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Ces nouvelles replongèrent Jénara dans des accès de mélancolie, qui effrayèrent dona Maria au dernier point, et augmentèrent la douleur de Delmont.

Il passait avec les deux dames tout le temps dont il pouvait disposer. Avant la cruelle explication qu'il avait eue avec dona Maria, il trouvait souvent Jénara seule, et, pendant quelques instans au moins, il pouvait lui répéter l'assurance de l'aimer toujours; mais depuis, il n'avait pas rencontré une fois l'occasion de lui parler sans témoin.

Il lui en adressait quelquefois de

tendres reproches, en lui disant qu'elle lui faisait perdre par cette rigueur le seul bonheur qu'il pût espérer peut-être jamais, celui de l'entretenir de son amour.

Elle écoutait ces plaintes les yeux fixés sur la terre, et lui répondait tristement qu'il était plus raisonnable d'éviter les conversations de cette espèce que d'exalter des sentimens qu'ils seraient peut-être un jour dans l'obligation de s'efforcer d'oublier l'un et l'autre.

CHAPITRE XXXI.

Les dames continuaient à recevoir quelques visites, et le colonel de Marsville n'était pas une des personnes les moins assidues de celles qu'elles voyaient.

Delmont l'avait observé long-temps, et la conduite du colonel n'avait pas confirmé les soupçons qu'il avait d'abord conçus. C'était un homme du monde, qui faisait grand usage de cette galanterie de société que l'on acquiert en fréquentant la bonne compagnie; mais il l'employait également avec toutes les femmes, sans qu'il fût possible de remarquer une préférence pour Jénara.

Les manières aisées qu'il conservait avec elle suffirent pour faire revenir Delmont de ses pensées jalouses, qui, au reste, étaient très-pardonnables à un amant ; et il fut bientôt convaincu que de simples raisons de convenance de société avaient été l'unique motif du colonel pour engager dona Maria à se fixer tout-à-fait à Gijon.

D'après cette dernière disposition, Delmont ne fut donc plus mécontent d'entendre un jour M. de Marsville faire tomber la conversation sur le départ de dona Maria pour Oviédo, départ auquel elle n'avait pas encore renoncé. Pour l'en dissuader, il fit valoir les raisons qu'il avait déjà données à Delmont; il lui fit sentir qu'elle était bien plus assurée de sa tranquillité, que partout ailleurs, dans une ville où elle se trouvait au milieu de Français qui ne parlaient d'elle qu'avec le plus grand res-

pect; et que les relations forcées qu'elle pourrait avoir avec eux en acquerraient une facilité qu'elle ne rencontrerait pas à Oviédo même.

Ces raisons, exposées avec esprit et adresse, convainquirent dona Maria, et elle résolut enfin de se fixer à Gijon. Le lendemain, elle fit chercher une maison qui pût la recevoir convenablement. Ce n'était pas chose difficile, car un grand nombre de propriétaires avaient abandonné les leurs, pour s'éloigner des Français.

Quelques jours suffirent pour lui procurer ce qu'elle désirait; la maison qu'elle loua était des dernières de la ville; et, à une distance assez rapprochée, sur la route de Villaviciosa, se trouvait une garde nombreuse. Aussitôt que dona Maria y fut établie, cette maison devint était chaque soir le rendez-vous des personnes les plus distin-

guées de la ville, auxquelles se réunissaient colonel de Marsville et Delmont.

La santé de Jénara, qui s'altérait visiblement, mettait dona Maria dans l'obligation de rester presque toujours chez elle. Connaissant trop bien la cause du dépérissement de sa fille, elle pensait judicieusement que les distractions que lui procurerait une société bien choisie, étaient le meilleur remède qu'on pût employer en attendant que Barbara vînt mettre un terme à ses souffrances, en faisant cesser son anxiété.

Les personnes qui composaient cette réunion se séparaient ordinairement vers dix heures, temps où chacun retournait chez soi pour dire le rosaire.

Un soir que tout le monde venait de se retirer, on entendit frapper à la porte de la rue. Pépa descendit ouvrir. Un inconnu, enveloppé dans un manteau brun, lui dit qu'il voulait parler

à sa maîtresse, pour qui il avait une lettre venant de Fresno. Il prononça ces mots le plus brièvement possible, et il était tellement caché dans son manteau, qu'à peine lui apercevait-on les yeux.

Pépa fit monter cet inconnu, et l'introduisit dans le salon où étaient les deux dames, en annonçant que ce messager venait de Fresno, après quoi elle sortit.

— Que m'apportez-vous, homme? dit dona Maria, qui avait jeté un coup d'œil sur lui quand il était entré, mais qui avait reporté ensuite son attention sur l'ouvrage qu'elle tenait.

— La vie ou la mort! suivant votre bon plaisir, dit-il, en laissant tomber son manteau et en montrant aux yeux effrayés des deux dames le Guerrillero, vêtu en paysan.

— Malheureux! dit la mère de Jéna-

ra, ne savez-vous pas qu'ici, au milieu des Français, si vous étiez arrêté, cette témérité vous coûterait la vie?

— Suis-je donc déjà chez des Françaises? répondit-il d'un ton moqueur; si cela est, vous pouvez me livrer; mais si je suis, comme je le crois encore, chez une véritable Espagnole, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, qu'ai-je à craindre?

— Quel que soit le motif qui vous amène pour le service du roi, dit dona Maria avec hauteur, vous êtes Espagnol, et à ce titre vous trouverez toujours asile et protection chez moi; mais si cette démarche cache quelque projet hostile, quelque piége contre moi ou ma famille, je vous préviens que j'ai les moyens de les déjouer, et que je le ferai : vous m'entendez? parlez maintenant, je vous écoute.

— Vous êtes une femme intraitable, dit le Guerrillero en grinçant des dents;

vous allez savoir ce qui m'amène. Les accusations arrivent à la junte de toutes parts contre vous; elles sont d'une nature si grave que, quels que soient les amis que vous y ayez, on ne pourra se dispenser de vous citer devant elle. Si vous vous présentez, vous serez condamnée; dans le cas contraire, la première fois que les Français feront un mouvement qui nous permettra d'entrer à Gijon, vous serez arrêtée. De toutes manières, vous ne pouvez échapper.

Dona Maria sourit dédaigneusement en l'écoutant.

Vous croyez, continua-t-il on souriant à son tour, comme quelqu'un qui est sûr de son fait, que je suis venu ici sans pouvoir vous donner des preuves de ce que je viens d'avancer? Je vais vous faire voir que vous vous trompez; parcourez ces papiers, dit-il en jetant un portefeuille sur la table qui était

près de dona Maria, et dites-moi ce que vous penseriez de pareilles accusations, si elles étaient portées contre un autre que vous-même.

Malgré tout son courage, dona Maria ne put se défendre d'un frémissement en ouvrant le portefeuille. L'assurance du Guerrillero, la quantité de pièces qu'elle avait sous les yeux, confondaient toutes ses idées. Elle parcourut rapidement les papiers, et elle fut bientôt convaincue qu'elle était victime des odieuses machinations de plusieurs ennemis acharnés à sa perte.

Jénara, voyant sa mère se troubler au point qu'elle paraissait prête à s'évanouir, s'approcha d'elle avec inquiétude, et lui fit respirer des sels.

— Eh bien! dit le Guerrillero, en montrant sur ses traits cette satisfaction farouche qu'on y voyait quand sa méchanceté triomphait, femme orgueil-

leuse, croyez-vous encore pouvoir échapper.

— Ne vous y trompez pas, Sanchez, dit cette dame en reprenant toute sa fermeté, ces accusations ne peuvent m'effrayer, je saurai les détruire; mais je conviens que je n'étais pas préparée à rencontrer tant de duplicité et de méchanceté chez les hommes.

— En vous condamnant à passer vos jours dans un couvent et en confisquant vos biens, suivant moi, ils ne feront que vous rendre justice, dit-il, en la fixant avec audace et tous les Espagnols généreux applaudiront à cette sentence; aussi ai-je sollicité l'honneur de vous arrêter et de vous conduire devant le tribunal qui prononcera votre condamnation; du moins j'aurai participé en quelque chose à donner un exemple dont la province a un grand besoin.

Nous sommes dans un temps, senio-

ra, continua-t-il en voyant le mouvement de mépris que son discours inspirait à dona Maria, où les vrais Espagnols doivent donner des gages à la bonne cause. Tant pis pour ceux qui ne marchent pas droit leur chemin; nous sommes là, nous serviteurs éprouvés, pour les redresser. Il s'arrêta un instant comme s'il hésitait sur ce qui lui restait à dire, puis il continua.

Cependant je veux bien vous faire savoir que vous avez un moyen pour vous tirer d'affaire, et c'est pour vous l'offrir que je suis venu moi-même. J'ai beaucoup d'influence dans le pays; mon crédit augmente tous les jours, et j'espère obtenir bientôt le grade de brigadier. Ma fortune est assurée; vous avez plus besoin que jamais de donner des preuves de patriotisme; en voici une belle occasion: accordez-moi la main de dona Jénara. Elle sera bientôt la femme d'un

brigadier, d'un général : que peut-elle espérer de mieux? Confiez-vous à mon honneur, dona Maria, à mon ancienne amitié, et alors vous pourrez espérer de ma générosité naturelle l'oubli du passé.

Les deux dames s'étaient regardées d'abord avec surprise ; mais l'indignation remplaça bientôt cette première impression chez dona Maria.

— Est-ce là la mission dont vous êtes chargé pour le service du roi? lui dit-elle, sans daigner répondre à sa proposition ; vous oubliez à quelle condition j'ai consenti à vous entendre ; finissez promptement!

— Il faut donc tout vous dire, reprit le Guerrillero du ton le plus irrité; eh bien! je viens vous signifier de vous présenter, d'ici à trois jours, devant la junte, pour y rendre compte de votre conduite. Si vous n'obéissez pas, je suis

chargé de vous arrêter partout où je pourrai le faire, et de vous traîner devant elle. Cependant, comme je vous l'ai dit, mes amis veulent bien, en ma faveur, abandonner cette accusation, si vous consentez à accepter la proposition que je viens de vous faire : unissez-moi à votre fille adoptive.

— Retirez-vous! s'écria dona Maria en entendant ces derniers mots, ou j'appelle à l'instant.

— Et elle peut en remercier sa jolie figure, continua Sanchez sans avoir l'air de faire attention au courroux de cette dame, car je sais qu'elle n'est que votre fille adoptive, puisque j'étais près de vous quand la Gitana la remit entre vos mains; il est bien possible qu'elle soit l'enfant d'un vassal du plus bas étage, et Jénara ne pourrait certainement pas convenir à un colonel comme moi, si

elle n'avait en sa faveur d'avoir été adoptée par vous.

Il prononça ces mots en fixant les regards les plus hardis sur la jeune personne. Elle en fut si interdite que la plus vive rougeur couvrit son front.

— Sortez misérable, s'écria dona Maria hors d'elle-même, sortez, ou je ne réponds plus de ma colère; éloignez-vous, monstre; j'étais bien loin de me douter de toute votre scélératesse.

Elle s'exprima avec une telle véhémence que sa voix parvint jusqu'à l'antichambre où se tenaient Pédro et Pépa, et tous les deux accoururent au bruit.

Ils restèrent stupéfaits en voyant le Guerrillero. Cependant, après cette première surprise, Pédro, qui sentait qu'il pouvait tenir tête à Sanchez en ce moment sans avoir rien à craindre, et qui avait bonne envie de lui administrer la correction dont lui-même l'avait menacé

quelque temps avant, s'approcha en lui montrant le poing, et lui dit qu'il allait le payer de son manque de respect envers sa maîtresse. Dona Maria s'interposa entre eux, et arrêta le généreux courage de Pédro, en ordonnant d'un ton ferme à ce dernier de se contenter de reconduire Sanchez jusqu'à la porte de la maison.

Il exécuta, en murmurant, l'ordre qu'il venait de recevoir ; mais, avant de se retirer :

— J'ai bien pensé, dit le Guerrillero, que vous et dona Jénara auriez de la peine à vous décider de suite, et j'étais déterminé à vous accorder vingt-quatre heures ; ainsi je vous donne jusqu'à demain au soir : un exprès viendra prendre votre réponse. Songez, avant de refuser, que ce sera la seule occasion que vous aurez de faire un accommodement honorable. Adieu.

— Quelle audace ! s'écria dona Maria, quand il fut sorti ; à quels horribles événemens sommes-nous donc réservées !

L'attention que cette dame avait donnée aux dernières paroles du Guerrillero, ne lui avait pas permis de remarquer qu'au rouge de feu qui avait couvert les joues de Jénara, avait succédé la pâleur de la mort, et que Pépa la soutenait avec peine. Elle courut à elle, et, aidée de la jeune fille, elles la mirent de suite au lit.

Quoique Jénara ne fût pas d'une complexion délicate, tant d'événemens fâcheux qui se succédaient si rapidement, avaient tellement altéré la santé brillante dont elle jouissait à Fresno, qu'elle n'eut pas la force d'écouter, sans en être accablée, les insultantes propositions de Sanchez, propositions qu'elle regardait comme le dernier degré d'hu-

miliation ; elle en eut le cœur déchiré.

Une fièvre brûlante, accompagnée d'un violent délire, se déclara dans la nuit qui suivit la visite du Guerrillero, et, en quelques jours, elle se trouva dans un état fort alarmant.

Delmont, à qui dona Maria avait caché l'audacieuse démarche de Sanchez, crut, d'abord avec toutes les personnes qui voyaient ordinairement la mère et la fille, que Jénara n'était attaquée que d'une indisposition légère, mais il ne resta pas long-temps dans cette erreur. Les progrès du mal devinrent si rapides et si inquiétans, les médecins s'exprimèrent avec tant de doute sur le rétablissement de la malade, qu'il connut bientôt toute l'affreuse vérité. Rien ne pourrait donner une idée du désespoir du pauvre Delmont : il ne quittait plus la maison de dona Maria, et le coup qui menaçait Jénara paraissait si évi-

demment devoir le frapper aussi, qu'on prenait les plus grandes précautions pour lui cacher le véritable état de la malade.

Cependant il lui était permis de la voir quelques instans chaque jour, et sa présence seule paraissait la ranimer un peu. Ses yeux devenaient moins ternes, un sourire effleurait ses lèvres, et ces faibles marques de l'intérêt qu'elle semblait prendre encore à la vie, rendaient dona Maria si heureuse, qu'il n'y avait que la crainte d'augmenter sa faiblesse, en renouvelant ces douces émotions, qui l'empêchât de consentir à des entrevues plus fréquentes.

De son côté, Delmont ne réussissait pas toujours à maîtriser sa douleur, quand il était près de Jénara, et ses soupirs trahissaient la contrainte qu'il cherchait à s'imposer. Alors, de cette voix affaiblie par la maladie, avec des

paroles pleines de douceur, elle l'engageait à se soumettre à ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner.

Le danger en était venu à ce point, qu'on ne conservait plus d'espérance que dans la jeunesse de la malade, qui pouvait encore être sauvée par une crise heureuse, quand un jour, Delmont sortant de chez les dames, pour se rendre à son service, marchant rapidement, l'esprit préoccupé de ses malheurs, se trouva, au détour d'une rue, devant la Gitana.

— D'où venez-vous, femme cruelle? lui dit-il en lui saisissant le bras; est-ce le désir de jouir des derniers momens de votre victime, qui vous amène ici?

— Que dites-vous! s'écria la Gitana, en reculant de surprise, Jénara serait-elle malade?

— Dites donc à la mort, reprit le lieutenant, en se couvrant les yeux avec

ses mains pour cacher les larmes qui s'échappaient malgré lui ; je ne crains pas de le dire, Barbara, c'est vous qui l'avez tuée !

— Quand mon père aurait été sur le bord de la tombe, je n'aurais pu venir plus tôt.

— Allez donc, ne perdez pas un instant ; votre présence seule peut nous rendre quelque espérance, s'il en est encore ! Voyez cette porte surmontée d'un balcon, c'est là que vous trouverez la plus aimable des femmes, disputant bien faiblement ses restes mortels à la terre !

A ces mots, la Gitana s'éloigna rapidement, avec une émotion que jamais l'officier n'avait remarquée dans les traits sérieux de cette femme. Elle se dirigea vers la porte qu'il venait de lui montrer, et il ne quitta sa place que quand il l'eut vue entrer.

Contre son ordinaire, Barbara, qui marchait toujours d'un pas grave, entra précipitamment dans la maison ; la première personne qu'elle rencontra fut Pépa : elle surprit cette bonne fille, versant des larmes en abondance ; l'état de la jeune seniorita, la compagne de son enfance, lui perçait l'âme ; l'image de Jénara mourante était toujours devant ses yeux.

—Cette maison serait-elle déjà dans le deuil? lui demanda la Gitana, pendant que deux grosses larmes s'échappaient de sa paupière.

—Si vous voulez savoir si nous portons déjà des vêtemens de deuil, répondit Pépa, non, pas encore; mais, hélas! le temps n'en est peut-être pas éloigné !

— Où est dona Maria ?

— Au chevet du lit de dona Jénara.

— Au nom du ciel ! Pépa, dites-lui que je veux lui parler.

Pépa se leva en silence, et s'acquitta promptement de sa commission, quoiqu'il fût facile de voir qu'elle n'en attendait rien de bon pour sa chère malade.

Cependant, aussitôt qu'elle eut dit à sa maîtresse que Barbara la demandait, cette dame courut au devant d'elle; elle n'eut pas loin à aller, car celle-ci avait suivi la jeune fille, et se trouvait dans la pièce qui précédait la chambre de Jénara.

La Gitana essuya tous les reproches que dona Maria voulut lui faire, sans chercher à se justifier : elle s'informa minutieusement ensuite des causes de la maladie de la jeune personne. Jamais elle n'avait montré un intérêt si vif pour cette intéressante fille. Quand elle eut appris que c'était le désespoir de ne pas connaître ses parens qui l'avait plongée dans cette cruelle maladie, elle

s'écria, avec une joie qu'elle ne chercha pas à réprimer :

— Grâce à saint Antoine, nous avons donc encore de l'espérance! En disant ces mots elle saisit une image de ce bien heureux saint qui pendait à son collier, et elle la baisa à plusieurs reprises en répétant tout bas un vœu à ce saint, patron des Gitanos.

Entrons maintenant, dit-elle d'un air inspiré ; ma présence fera plus sur l'esprit de la malade, que tous les remèdes des médecins, ne pourraient faire sur sa personne.

— Hélas! le puis-je! dit dona Maria en hésitant à la laisser entrer et en lui barrant le passage.

— Et pourquoi non? dit la Gitana presque en colère; croyez-vous que Barbara ait tant vu de choses dans sa vie agitée, pour ne pas savoir se conduire au lit d'un malade? Laissez-moi entrer

vousdis-je, et mettez toute votre confiance en saint Antoine.

Dona Maria, dans l'incertitude où elle était sur ce qu'elle devait faire, ne lui opposa plus de résistance, et la Gitana se hâta d'entrer.

Quand elle fut dans la chambre, elle mit une lumière près du lit, de manière à ce que la jeune personne pût reconnaître facilement ses traits.

A la maladie aiguë qui avait fait tant de progrès dans le commencement et qu'on avait réussi à arrêter, avait succédé une profonde langueur qui la consumait. Cette consomption l'avait amenée par degrés à une si grande faiblesse, que, tout en jouissant de sa connaissance entière, ce n'était qu'avec la plus grande fatigue qu'elle s'exprimait. Aussi employait-on tous les moyens, toutes les attentions possibles, pour lui éviter la peine de parler.

Sa mère en avait prévenu Barbara.

Quand la lumière fut disposée pour qu'elle vît bien les personnes qui s'approchaient de son lit, dona Maria dit quelques mots très-bas à sa chère malade, afin que la présence soudaine de la Gitana ne lui causât pas une émotion trop forte, et elle lui montra cette femme, qui s'avançait vers elle.

La vue de Barbara, de qui dépendait le sort de sa vie, sembla faire une grande sensation sur Jénara. Une faible rougeur parut sur ses joues pâles et amaigries, et un léger tremblement de ses lèvres annonça qu'elle voulait parler.

— Silence, ma fille, dit la Gitana, en adoucissant sa voix, naturellement rude; au nom de tout ce que vous avez de plus cher dans le monde, silence! Rassurez-vous, chère enfant, Barbara ne vous quittera plus que vous ne soyez

heureuse; elle en a pris l'engagement, et jamais elle n'a faussé son serment!

Après ce peu de mots, elle se tut, et se retira de quelques pas en arrière en montrant le ciel du doigt, et en l'appuyant ensuite sur ses lèvres, pour faire entendre à la seniorita de mettre sa confiance en la Providence et de garder le silence.

— Chère enfant, que l'espérance rentre dans ton cœur, dit dona Maria à voix basse, en se penchant sur le lit; mais que ce soit avec modération : tu es bien faible pour supporter un excès de bonheur comme un surcroît de peine! Barbara regrette bien sincèrement les souffrances qu'elle t'a causées.

Jénara ne répondit rien; mais une larme s'échappa de ses yeux. Sa douleur semblait causée par la crainte que ses forces ne lui permissent pas d'atteindre

ce bonheur auquel elle semblait toucher enfin.

Quelques instans après, pour la première fois depuis cette longue maladie, on vit briller dans les yeux de Jénara une joie qu'on aurait pu croire d'un heureux augure, si une forte teinte de pourpre qui s'étendit sur son visage n'eût annoncé une agitation qui n'était pas sans danger dans sa position.

Dona Maria, qui observait la malade avec la sollicitude d'une mère, envoya chercher de suite le médecin, qui arriva quelques minutes après. Delmont, qui était revenu dans l'intervalle, fut au-devant de lui.

Avant d'entrer chez la malade, le docteur se fit expliquer ce qui avait donné lieu à l'agitation qu'elle ressentait, et quand il l'eut vue, il assura que la crise était prochaine, mais en même temps il secoua la tête comme quelqu'un

qui doute qu'elle puisse être heureuse. Cependant il dit à dona Maria en sortant :

— La nature est plus forte que toute notre science. Si nous réussissons, à force de calmans et d'adoucissans, à détruire l'inflammation soudaine dont la malade paraît menacée, alors la maladie prendra un caractère décidé qui nous permettra de la traiter par les méthodes connues. Mais si ses forces ne suffisent pas pour résister au premier transport.....

— N'ajoutez rien, dit dona Maria avec terreur, ah ! jusque-là permettez-nous de penser que le ciel prendra nos larmes en commisération.

Le médecin écrivit une longue ordonnance et se retira, en répétant à Delmont, qui était dans la plus grande consternation, que tout dépendait de la nuit que Jénara allait passer.

Il est inutile de dire qu'on donna un redoublement de soins à l'exécution des ordonnances du docteur. Pendant cette nuit, dona Maria ne quitta pas sa fille un instant. Aidée par Pépa, elle chercha, plus encore que de coutume, à prévenir ses moindres besoins et à lui donner avec la plus scrupuleuse exactitude les potions ordonnées.

A la pointe du jour, dona Maria remarqua qu'elle sommeillait avec une tranquillité qui lui donna quelque espérance que les remèdes avaient réussi à prévenir le mal qu'on craignait. Delmont avait voulu passer cette nuit dans le salon ; et, pendant le sommeil de Jénara . cette dame accourut lui faire part du léger espoir qu'elle concevait.

Quand le médecin revint, il trouva la malade aussi bien que son état pouvait le permettre.

La fièvre brûlante qu'il avait craint

de voir se développer, et dont il avait reconnu tous les symptômes, ne s'était pas déclarée. Cependant la malade était d'une grande faiblesse ; mais il assura que cette faiblesse n'aurait rien de dangereux et qu'il s'y attendait ; que les plus grands obstacles, qui provenaient des peines de l'âme, étant détruits, il répondait désormais de la vie de la seniorita.

On laisse à penser avec quelle sensation de bonheur fut accueillie cette déclaration du docteur. Dès ce moment, tous les habitans de la maison de dona Maria (et nous pouvons mettre Delmont de ce nombre) goûtèrent une tranquillité d'esprit à laquelle ils étaient étrangers depuis long-temps ; et Barbara, dont le front était soucieux depuis son arrivée, reprit aussi son sang-froid ordinaire.

La convalescence fut longue : il se passa plus d'un mois avant que Jénara

pût se livrer sans danger à ses occupations habituelles.

Cependant, aussitôt qu'elle avait été en état d'entendre une explication sans craindre une rechute, Barbara lui avait appris qu'elle avait avec elle tous les papiers qui pouvaient constater à quelle famille elle appartenait. Cette assurance, que lui donnait la Gitana, ne contribua pas peu à lui rendre la santé; mais elle avait été si mal, que ce n'était que ce du temps seul qu'on devait attendre son rétablissement.

Excepté quelques expéditions pour lesquelles il avait été commandé pendant cette longue période, Delmont n'avait pas quitté la maison qui renfermait tout ce qu'il avait de plus cher au au monde.

De son côté, le colonel de Marsville, qui, chaque jour, appréciait davantage le caractère de dona Maria et de sa

fille, n'avait pas manqué un seul jour de venir lui-même, ou d'envoyer demander des nouvelles de la jeune seniorita.

Malgré la sévérité qu'il affectait avec ses subordonnés, M. de Marsville était le père de ses officiers et s'occupait beaucoup de ce qui les intéressait. Il faisait particulièrement grand cas de Delmont. Un jour que celui-ci avait eu l'occasion d'aller chez lui pour quelque affaire de service, il le retint sous un léger prétexte.

Mon cher Delmont, lui dit-il, je vois avec peine que vous ne me traitez pas en ami, et cependant vous savez que je suis le vôtre.

— Comment puis-je avoir mérité ce reproche, mon colonel ?

— Écoutez-moi; vous avez trop d'obligations à dona Maria, pour que je trouve extraordinaire vos assiduités chez elle;

mais, mon cher lieutenant, vous aimez éperdûment sa fille, et je sais que vous êtes payé de retour; je ne pense pas, car j'ai trop bonne opinion de vous, ajouta-t-il en fixant sur lui un regard scrutateur, que vous ayez l'intention d'abuser de la confiance que l'on vous accorde; ce serait trop mal reconnaître les bontés de votre généreuse hôtesse de Fresno.

En entendant cette supposition, Delmont ne put s'empêcher de faire un mouvement d'horreur.

Ainsi donc, continua M. de Marsville, je puis supposer que vos vues sont légitimes. En ce cas, comment se fait-il que vous m'en fassiez un mystère? à moi, qui représente ici votre père, mon ancien compagnon d'émigration. Ne vous disais-je pas avec raison que vous ne me traitiez pas en ami?

Cette question pressante embarrassa un peu l'officier, car il ne voulait pas

avouer à son colonel les raisons qui avaient fait suspendre tout projet de mariage entre Jénara et lui.

Il réfléchit un instant, et il répondit simplement.

— Si quelques obstacles qui existent maintenant à mes vœux avaient été aplanis, par affection comme par devoir je vous aurais prié de m'éclairer de vos conseils; mais ces obstacles existeront peut-être toujours! .. Ce sont des secrets de famille qu'on m'a confiés, dont je ne puis disposer.

— Que dites-vous? demanda le colonel avec le plus vif intérêt, y a-t-il quelque secret qui concerne dona Jénara? Je donnerais bien des choses pour le connaître! Non, ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait parler ainsi : vous ne savez pas, Delmont, tout ce que me rappelle cette jeune personne?

Le lieutenant entendit avec étonnement ce que disait le colonel; celui-ci s'était laissé aller à une profonde rêverie après avoir cessé de parler. Un instant après, il reprit :

Quoi qu'il en soit, c'est une position bien dangereuse que la vôtre, mon cher Delmont; pensez-y, mon jeune ami, et si vous sentez chanceler vos forces, croyez-moi, éloignez-vous, car si vous abusiez de votre intimité dans une maison qui vous a été ouverte avec tant d'abandon, vous seriez déshonoré aux yeux de tous les gens de bien. Si vous ne vous sentez pas assez de courage pour résister à la séduction de tous les instans à laquelle vous êtes exposé, encore une fois éloignez-vous. Il n'est plus question ici d'une amourette de cantonnement; ne pas se conduire d'après les principes les plus rigoureux de l'honneur, ce serait agir à la fois avec la plus

noire ingratitude et une indélicatesse révoltante.

Dona Jénara est en convalescence; voici bientôt l'instant de prendre une résolution définitive. Je puis vous envoyer dans une autre garnison, quand vous le jugerez nécessaire; mais je me fie assez à vos excellens principes pour attendre que vous m'en fassiez la demande.

En sortant de cet entretien, Delmont, en y réfléchissant, ne put s'empêcher de convenir que son colonel avait raison de lui donner des conseils aussi sages; il sentait que le danger de rester auprès de Jénara devenait plus grand chaque jour, si, comme il le craignait, les confidences qu'on attendait de Barbara n'étaient pas satisfaisantes. Néanmoins il ne pouvait pas non plus penser à s'éloigner de son amante sans un désespoir mortel. Après avoir lutté long-temps, la

raison et l'honneur l'emportèrent dans son cœur sur ses affections ; il prit la généreuse résolution de suivre les conseils de son colonel si cela devenait nécessaire. Ce parti, une fois adopté, le remplit d'une satisfaction de lui-même qui le récompensa du sacrifice qu'il lui imposait.

Jénara se levait depuis quelques jours, et ses forces revenaient d'une manière visible; mais elle était encore pâle et ses traits étaient loin d'avoir recouvré leur éclat, quoique toute apparence de souffrance eût disparu. Elle aimait à rappeler à la Gitana qu'elle pourrait bientôt la sommer sans danger de tenir ses promesses.

Quelques jours se passèrent pourtant encore avant que le médecin voulût permettre qu'on l'exposât à l'émotion que devait produire sur son âme ce qu'elle avait à apprendre.

Enfin, cet instant si désiré étant arrivé, dona Maria, Jénara et Delmont, se réunirent au salon, où la Gitana commença en ces termes et du ton le plus simple le récit suivant.

CHAPITRE XXXII.

— Il y a dix-huit ans, je voyageais avec deux hommes de ma tribu. Nous venions de Perpignan et nous allions à Barcelone; nous avions choisi la route de Mont-Louis pour traverser les Pyrénées, parce que nous avions à prendre à Olette quelques marchandises que nous voulions faire entrer en fraude.

Nous avions dépassé le col de la Perche, et nous n'étions plus qu'à quelque distance de Bourg-Madame, quand nous rencontrâmes une mule qui courait çà et là; nous l'arrêtâmes et nous vîmes avec surprise que ses harnais étaient

tout couverts de sang. Il se commet si souvent des assassinats dans les Pyrénées que nous ne doutâmes pas que le maître de cette mule n'eût succombé sous les coups de quelque brigand. Nous continuâmes notre chemin en emmenant la mule avec nous.

Nous avions fait à peine un quart de lieue, que nous trouvâmes encore un coffre brisé sur le chemin. Nous remarquâmes en même temps que plusieurs morceaux d'étoffes et des débris de papiers étaient semés dans un sentier qui venait rejoindre la route à quelques pas de là.

Nous entrâmes dans ce sentier, guidés par la curiosité et par l'espoir que les brigands auraient peut-être oublié quelque objet de valeur; car tout nous confirmait dans notre première idée que des voyageurs avaient été dépouil-

lés, et sans doute assassinés dans les environs.

En suivant les mêmes indices, nous arrivâmes bientôt à un gros quartier de rocher, et dans les broussailles qu'il cachait nous trouvâmes le corps d'une femme assassinée. Un enfant de deux mois environ était près d'elle à terre ; plus loin, à quelques pas, il y avait un homme qui rendait le dernier soupir. Mes compagnons lui donnèrent quelque secours, mais inutilement, il expira presque au même instant : ils le laissèrent pour se rapprocher de moi.

J'avais ramassé l'enfant et lui avais offert le sein ; je nourrissais alors. Cette innocente créature le saisit avec avidité. Pendant que je m'occupais de l'enfant, les deux Gitanos cherchaient autour de nous ; tout avait été emporté, jusqu'aux vêtemens des deux victimes : des papiers en assez grande quantité,

dont les débris nous avaient guidés, et que les brigands paraissaient avoir dédaignés, étaient les seuls objets qui se trouvaient sur ce lieu d'horreur.

Cependant, à force de chercher avec attention, car la patience est un des traits particuliers à notre caractère, mes deux Gitanos trouvèrent dans les broussailles un mouchoir et un portefeuille de maroquin vert.

La nuit approchait; nous quittâmes cet endroit, emmenant avec nous l'enfant et les objets que nous venions de ramasser.

Nous évitâmes de passer au dernier village français, pour aller coucher dans un hameau espagnol, qui est fort près de là, et où nous savions trouver plus facilement l'hospitalité.

En arrivant dans ce hameau, je proposai à mes deux compagnons de faire une déclaration de notre aventure de-

vant la justice. Ils furent d'autant plus surpris de ma proposition, qu'elle était tout-à-fait contraire à nos usages ; mais elle était la suite des réflexions que je venais de faire pendant le chemin.

Cette petite créature, que je portais sur mon dos, à côté de mon propre fils, m'intéressait. Des larmes d'attendrissement m'étaient venues aux yeux, en pensant à l'horreur des derniers momens d'une mère qui, en quittant la vie, laissait son enfant exposé à une mort affreuse et certaine. J'étais mère aussi; j'étais émue de pitié ; je résolus de conserver, s'il était possible, quelque indice qui rattachât cette faible créature à la caste dont elle faisait partie.

En conséquence, j'employai tous mes efforts pour engager les deux Gitanos à faire une déclaration devant l'alcalde, de ce qui venait de nous arriver. Ils eurent beaucoup de peine à y consentir,

car nous savons par expérience qu'il ne faut jamais s'approcher des gens de justice quand ils ne vous inquiètent pas; mais enfin ils cédèrent.

Aussitôt arrivés dans la maison où nous devions passer la nuit, mon premier soin fut de visiter les papiers que contenait le portefeuille; j'y trouvai un extrait de mariage, l'acte de baptême, qui était évidemment celui de l'enfant, une assez grande quantité de lettres qui paraissaient être du mari de la dame assassinée, et quelques autres papiers moins importans.

Je remis le tout dans le portefeuille, et nous allâmes tous les trois chez l'alcade : il reçut notre déclaration bien circonstanciée, et nous en donna une copie. Il nous dit qu'il ferait savoir en France ce qui s'était passé, pour qu'on rendît les derniers devoirs aux deux victimes.

Quelque temps après, la guerre parut sur le point de se déclarer entre la France et l'Espagne. Les plus grands efforts des deux nations paraissaient aussi devoir se porter sur nos frontières ; du moins à ce que nous pûmes prévoir par les dispositions qu'on faisait.

Les communications étant devenues très-difficiles entre les deux royaumes, cela nous mit dans l'impossibilité de continuer notre commerce, et nous résolûmes d'aller chercher ailleurs des moyens d'existence.

Notre tribu se partagea en deux bandes; une moitié resta sur les côtes de la Catalogne, tandis que l'autre se rendit sur celles de l'Océan. Nous devions conserver des relations entre nous. Ce voyage, long et fatigant, me rendit malade; mais je ne voulus jamais con-

fier mon nourrisson aux soins d'une femme de ma tribu.

En entrant dans les montagnes des Asturies j'étais exténuée. J'appris que dona Maria de Hennarès passait pour une femme pleine de charité envers son prochain, toujours disposée à être utile aux malheureux. Il me vint l'idée que c'était à ses mains généreuses que je devais confier ma petite fille, que j'avais nommée Jénara. J'osai espérer qu'elle ne refuserait pas ce grand acte de charité chrétienne. En effet, je réussis au gré de mes désirs.

Au moment de me séparer de ma chère petite, je conçus une nouvelle pensée; j'avais assez fait envers cette enfant, pour pouvoir en réclamer un peu de reconnaissance et d'amitié! Les Gitanos ont si peu d'amis! Mais pour cela il fallait me l'attacher par des liens que

le temps ne pût pas rompre. Le seul moyen que j'avais était de lui faire un secret des renseignemens que je pouvais lui donner sur sa famille. Peut-être me blâmera-t-on d'avoir usé d'un pareil détour; peut-être m'accusera-t-on d'égoïsme. A cela j'ai à répondre, que si Jénara avait été d'un âge où sa mémoire lui eût permis de conserver le souvenir de ces événemens, je n'aurais pas craint de me fier à elle; et quant au second reproche, j'avais pris des précautions telles que s'il m'était arrivé quelque malheur, ses papiers lui auraient été remis religieusement.

Voudrait-on me trouver un dernier tort? Qui pourrait m'en vouloir d'avoir pensé que cette enfant, un jour peut-être, aimée, chérie, au milieu d'une famille honorable, pouvait devenir la protectrice d'une vieille Gitana, rebutée du monde entier? Elle dit ces derniers

mots avec un ton de reproche si amer, qu'il était facile de voir combien son esprit souffrait.

Les deux dames et l'officier lui jurèrent qu'ils n'avaient pas fait cette injurieuse supposition.

— Quoi qu'il en soit, continua la Gitana sans être entièrement calmée, si elle était tombée en d'autres mains, ou elle aurait été abandonnée à la charité publique, ou elle aurait été élevée par quelque paysan, qui n'aurait jamais pensé à lui conserver les moyens de retrouver la famille à laquelle elle appartient.

— Vous avez ces papiers? dit Delmont, qui ne pouvait contenir son impatience.

— Un instant, répliqua-t-elle du ton le plus sérieux, j'ai encore un mot à ajouter. Jénara, ma chère fille, me pardonnez-vous? Voulez-vous me promettre votre amitié? lui demanda-t-elle

en la regardant avec des yeux où se peignait l'inquiétude.

— Eh! ne vous dois-je pas la vie! s'écria la jeune seniorita, attendrie; et depuis, sans vous, que serais-je devenue? Oh! ma bonne Barbara, ne craignez pas que j'oublie ce que vous avez fait pour moi, quel que soit l'avenir que le ciel me destine.

— Vous l'entendez, dit Barbara, en s'adressant à dona Maria et à l'officier. Oui, c'est parce que je ne doutais pas de son cœur que j'ai jugé ne plus devoir différer de lui confier mon secret.

En prononçant ces dernières phrases, Barbara avait tiré de sa poche le portefeuille de maroquin vert dont elle avait parlé; elle le remit à Jénara en lui disant : Voilà, ma chère fille, tout ce que j'ai trouvé qui puisse vous être utile; il n'a pas dépendu de moi d'avoir eu de plus amples renseignemens; avec plus

de moyens vous serez sans doute plus heureuse.

Jénara, tremblante, donna le portefeuille à dona Maria, son émotion ne lui permettant pas de le visiter.

Cette dame en tira d'abord plusieurs lettres signées seulement du nom *d'Édouard;* l'adresse portait, *à madame la vicomtesse de Marsville, à Albi.*

Quel singulier hasard! dit Delmont; mon colonel, qui porte le même nom, comme vous le savez très-bien, est né dans cette ville; il est impossible qu'il ne connaisse pas cette dame, si même elle n'est point de sa famille.

Un extrait de naissance vint ensuite; il était conçu en ces termes: *Le... etc.., a été baptisée Stéphanie-Augustine, née le... fille d'Édouard, vicomte de Marsville, et de dame Clémentine de B... son épouse. Albi, le...* 17...

Dona Maria lut ensuite la copie de la

déclaration des Gitanos devant l'alcade. Elle contenait un extrait de chaque pièce renfermée dans le portefeuille.

Pendant la lecture des autres papiers qu'il y avait encore, Delmont réfléchissait à tout ce qu'il venait d'entendre.

— Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, dit-il en se levant; et sans vouloir répondre aux questions des dames, il sortit précipitamment pour aller chez le colonel.

Quand il lui eut dit le motif qui l'amenait, M. de Marsville jeta un cri, et, le saisissant par le bras :

— Que me dites-vous, Delmont ! s'écria-t-il d'un ton qui tenait le milieu entre celui d'une joie immodérée et la crainte de s'y livrer. Savez-vous vous-même ce vous venez de m'apprendre? Savez-vous, mon ami, que Jénara est ma fille? l'enfant que j'ai perdu, le seul que le ciel m'avait accordé. Hélas ! cette

ressemblance si parfaite avec sa malheureuse mère, ce son de voix qui me la rappelait à chaque mot qu'elle prononçait, ne m'avaient donc pas trompé : tout l'avait révélé à mon cœur. O mon ami! courons, dit-il en prenant la main du lieutenant et en l'entraînant, pourrai-je jamais jouir assez tôt d'un bonheur aussi inattendu.

Nous laissons à juger de la surprise dont les deux dames furent saisies en entendant le colonel se déclarer le père de Jénara. Les papiers étaient encore dépliés sur la table lorsqu'il entra, et il n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre qu'il ne s'était pas abandonné à une espérance trompeuse.

Les lettres étaient de lui, et le portefeuille qui avait appartenu à sa chère Clémentine lui était trop bien connu pour qu'il lui fût nécessaire de le con-

sidérer long-temps. Il serra Jénara dans ses bras.

Une explication plus tranquille suivit ces premiers élans de bonheur. On fit répéter à Barbara l'histoire qu'elle venait de raconter, et, après l'avoir comblée d'éloges sur son bon cœur, et de promesses de lui donner les preuves les plus certaines de sa reconnaissance, M. de Marsville ajouta les détails suivans, qui auraient levé tous les doutes s'il avait pu en exister encore.

— J'habitais les environs de la ville d'Albi, dit-il, et je venais de me marier, quand la révolution française éclata. Mes parens émigrèrent; je suivis leur exemple, et je partis pour l'Espagne, où j'avais quelques amis établis depuis long-temps.

Quoique je fusse bien loin de croire que notre exil serait d'une aussi longue durée, je pensai, dès mon arrivée dans

la Péninsule, à me réunir à ma jeune famille. J'écrivis à ma femme de venir me rejoindre lorsqu'elle serait entièrement rétablie de ses couches.

Mais déjà l'on faisait des difficultés pour laisser sortir de France, et l'on surveillait sévèrement les voyageurs.

Madame de Marsville, qui ne voulait pas avouer qu'elle partait pour se réunir à moi, car on avait caché que j'étais en pays étranger, prit la résolution de faire ce voyage en passant par les routes les moins fréquentées qui traversent les Pyrénées.

Un domestique, qui connaissait bien tous les passages ayant été souvent en Espagne, promit d'accompagner ma femme, et de la guider; vous connaissez le résultat déplorable de ce fatal voyage.

Ce ne fut que bien long-temps après quand je rentrai en France, profitant de

l'amnistie qui avait été accordée aux émigrés, que je connus tout mon malheur. Le voile le plus épais avait enveloppé la disparition de ma femme; des lettres que j'avais reçues de France pendant que j'étais encore en Espagne m'avaient appris qu'elle était partie d'Albi sans qu'on sût ce qu'elle était devenue.

Je me rendis de suite à Albi; j'y trouvai une femme de chambre qui avait été au service de madame de Marsville. Cette femme m'apprit que sa maîtresse avait eu l'intention, en partant, de prendre une route de traverse pour entrer en Espagne, et elle me désigna celle de Mont-Louis.

Avec cette faible indication, je me rendis à Mont-Louis, et, après avoir parcouru les environs pendant deux mois, je parvins à savoir dans un petit village espagnol, près de Bourg-Madame, que des Gitanos avaient fait une déclaration,

il y avait huit ou dix ans, entre les mains de l'alcade du lieu, qui se rapportait entièrement à l'objet de mes recherches. Après en avoir pris connaissance, je restai convaincu que j'avais tout perdu, car, malgré que ma fille vécût encore, je ne devais pas moins renoncer à l'espoir de la retrouver jamais.

Je vins à Paris et je repris du service, dans l'espérance de voir bientôt la fin d'une existence qui m'était à charge; mais il en fut autrement, et j'obtins en peu d'années le grade que j'occupe à présent.

Le récit du colonel fut écouté avec le plus vif intérêt. Quand il l'eut terminé, il prit la main de dona Maria et il la pria de continuer à servir de mère à la fille que le ciel venait de lui rendre. Livrons-nous au bonheur que nous goûtons en ce moment, dit-il, chère seniora; ne troublons pas les premiers in-

stans d'une fécilité si douce en nous occupant d'autres soins.

Jénara, Delmont, ajouta-t-il, vous ne pouvez m'en vouloir ; quelques jours me sont indispensables pour réfléchir au moyens d'assurer votre bonheur : Accordez-les moi?

Tous les deux lui serrèrent les mains, et dona Maria, qu'ils consultaient tous de leurs regards, s'empressa de consentir aux arrangemens que le colonel proposait.

Le bonheur eut bientôt fait renaître les roses sur la charmante figure de Jénara. Cependant une chose la chagrinait encore au milieu de sa joie; elle ne pouvait se dissimuler qu'en retrouvant son père et une nouvelle famille, elle aurait à remplir de nouveaux devoirs, qui la forceraient à se séparer bientôt de sa généreuse mère adoptive : souvent des larmes venaient inonder son vi-

sage au milieu de ces réfléxions pénibles

M. de Marsville ne tarda pas à faire cesser les peines secrètes de sa fille. Peu de jours après l'instant fortuné où il l'avait retrouvée, il se présenta un matin chez dona Maria accompagné de Delmont.

— Je viens, lui dit-il en lui baisant la main, avec l'intention de parler d'affaires, ma chère dame, et j'espère que le résultat de mes réflexions obtiendra votre approbation, car je ne voudrais rien faire sans votre consentement.

Je crois, continua-t-il en souriant, que nous ne pouvons rien faire de mieux que d'unir ces deux jeunes gens; mais je suis persuadé que le bonheur de Jénara ne sera pas complet s'il faut qu'elle se sépare de sa mère adoptive, et nous, sans parler de l'amitié que nous avons pour vous, chère seniora, croyez-vous que nous puissions être heureux s'il

manque quelque chose à la félicité de cette chère enfant? accordez-nous donc ce que je vais vous demander.

Toute espèce de tranquillité est perdue pour long-temps en Espagne. Une femme seule y sera toujours exposée à tous les brigandages qui s'y exercent : croyez-moi, abandonnez pour quelques années ce malheureux pays. Venez avec nous dans notre belle France; là, près de votre Jénara, entourée d'une famille dont vous serez adorée, nous ferons tout pour vous faire oublier les Asturies.

J'ai quelques terres en Gascogne que j'ai heureusement sauvées du naufrage; c'est dans ce pays, d'où vous pourrez apercevoir vos montagnes, que nous tâcherons de vous faire passer des jours heureux.

Les traits de dona Maria se couvrirent de tristesse à cette proposition;

mais Jénara, en se jetant dans ses bras, fit tant par ses prières et ses larmes qu'elle parvint enfin à obtenir son consentement.

— Mais cela ne suffit pas, dit dona Maria, vous-même, seigneur colonel, pouvez-vous savoir quand vous quitterez cette malheureuse province?

— Je serais fort embarrassé pour vous répondre, si je devais rester à la tête du régiment que je commande, répliqua M. de Marsville ; mais je viens de recevoir l'avis de ma nomination de général de brigade, et depuis long-temps j'attends celle de capitaine pour Delmont ; alors je le prendrai pour mon aide-de-camp, et nous rentrerons tous en France, où nous célébrerons le mariage de nos enfans : tout cela peut avoir lieu d'ici à trois mois.

Avez-vous encore quelque objection

à faire à mon projet? demanda-t-il à la dame de Fresno.

— Aucune, dit-elle; vous avez tout prévu, il faut bien se soumettre. En disant ces mots elle embrassa Jénara, comme pour chercher dans ses caresses une distraction à l'idée affligeante de s'expatrier, qui venait obscurcir le bonheur qu'elle espérait en vivant auprès de sa fille chérie.

Delmont, dont les yeux exprimaient la joie la plus vive, pria son colonel de lui accorder aussi une grâce. M. de Marsville y consentit d'avance. — Faites donc, lui dit-il, mon bon père, que cet excellent ami, ce brave Bellerose, qui m'a montré un attachement si sincère, puisse nous suivre; je sens que j'aurais trop de regrets à le laisser dans ce pays. Une fois en France, nous lui ferons avoir son congé, et si nous sommes obligés d'aller courir de nouveaux dangers, nous

le laisserons auprès de ces dames, comme un défenseur et un ami fidèle sur lequel nous pouvons nous reposer.

— C'est encore une chose prévue, dit le colonel.

— Quant à moi, dit dona Maria, je me charge de la fortune de Barbara.

— Et vous me permettrez d'y concourir pour quelque chose, dit timidement Jénara en regardant son père.

— Je te donne carte blanche, mon enfant, répondit-il.

On attendit donc avec impatience les brevets du colonel et de Delmont pour exécuter les projets qui venaient d'être arrêtés.

Pendant ce temps-là la guerre continuait; et quoique les troupes françaises occupassent les principaux points des Asturies, les guerrillas, qui étaient considérablement multipliées, coupaient to utes les communications, et donnaient

lieu à des escarmouches très-fréquentes.

Un jour l'ordre arriva à Gijon d'envoyer la compagnie de voltigeurs à la *Pola de Sierro*, où l'on réunissait plusieurs compagnies d'élite pourdisperser et chasser au loin ces frélons incommodes qui bourdonnaient sans cesse autour du cantonnement français. Delmont partit.

Le lendemain au soir trois compagnies d'élite furent envoyées de la Pola de Sierro à l'Infiesto. Elles devaient y rencontrer une de ces bandes, que des renseignemens certains disaient s'y trouver.

A la pointe du jour, les Français avaient fait leurs dispositions d'attaque; la compagnie de Delmont fut chargée d'emporter le village. Le feu ne tarda pas à commencer; et les premiers prisonniers qu'on amena apprirent que c'était

avec la bande de Sanchez qu'on en était venu aux mains.

Les Espagnols s'étaient barricadés dans le village, et se défendaient mieux qu'on ne devait s'y attendre; déjà même les voltigeurs avaient été repoussés deux fois.

Le capitaine de Delmont lui dit de chercher à pénétrer avec vingt-cinq hommes sur les flancs de l'ennemi, pour faire une diversion. Le village était dans une gorge, et les rochers, à droite et à gauche, paraissaient d'un si difficile accès, qu'il n'y avait pas beaucoup d'espérance de réussir. Cependant le lieutenant se prépara à exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

— Ma foi, dit Bellerose, qui faisait partie des hommes qui marchaient avec Delmont, si nous ne trouvons pas moyen de tailler des croupières à notre ami le gardeur de chèvres, je ne sais

pas qui est-ce qu'on devra y envoyer. Nous avons un fameux décompte à régler ensemble !

— Eh quoi ! mon ami, dit Delmont en riant, est-ce que tu gardes si longtemps rancune ?

— Si le particulier était tant soit peu curieux, répliqua le sergent, en ajustant une pierre neuve à son fusil avec toute l'attention qu'il croyait nécessaire à cette importante opération ; oui, s'il était curieux et qu'il n'eût pas peur de regarder un homme en face, il devrait bien profiter de l'occasion pour me le demander lui-même.

Le lieutenant, ayant réuni les soldats qui composaient le détachement, interrompit Bellerose par un *en marche*, et cette troupe s'éloigna.

Les voltigeurs se glissèrent avec beaucoup de difficultés entre les rochers, derrière un mamelon fort élevé pour

chercher un passage qui leur permît de pénétrer dans le village. Après un assez long détour et beaucoup de fatigue, ils rencontrèrent un mur qui leur barrait le chemin.

Deux ou trois soldats des plus agiles se firent hisser sur le couronnement, et, avec leur secours, tous les autres franchirent cet obstacle. Le détachement se trouva alors dans une cour assez vaste, entourée de hangars et d'écuries. Cette cour donnait dans une ruelle qui n'était pas gardée, et qui aboutissait à la grande rue où les Espagnols arrêtaient les efforts des Français.

Delmont réunit ses soldats pour tomber avec ensemble sur l'ennemi. Pendant cette opération, qui devenait un peu longue en raison de la difficulté d'entrer dans cet enclos, Bellerose, à moitié caché, observait à la porte ce qui se passait dans la rue.

Les Français étaient sur le point de sortir dans la ruelle, quand le Guerrillero, ayant à ses côtés Fray Basilio, dont la robe blanche était retroussée et qui tenait un grand sabre à la main, se présenta à l'entrée de cet étroit passage, conduisant une quarantaine de soldats.

Le plaisir de voir son ennemi aussi près fit sourire Bellerose ; mais ce sourire fut accompagné d'un grincement de dents, et il serra en même temps son fusil avec violence. Il se rapprocha au plus vite de son lieutenant pour lui dire l'espèce de visite qu'ils allaient recevoir.

Delmont fit entrer promptement tout son monde dans une vaste écurie pour laisser Sanchez s'engager dans la ruelle, n'osant pas espérer de le tenir plus près.

Il n'y avait pas cinq minutes que les voltigeurs étaient dans cette écurie, à l'abri des regards, quand le Guerrillero entra dans la cour avec ses soldats en

donnant à haute voix des ordres, qui apprirent à Delmont que son détachement avait été aperçu et qu'il cherchait à s'opposer à son passage. Il était trop tard.

Aussitôt que le dernier Espagnol de Sanchez fut entré, à un signal du lieutenant, les voltigeurs ouvrirent avec fracas les portes qui les cachaient, et se précipitèrent la baïonnette en avant sur leurs ennemis, tandis que deux ou trois d'entre eux se jetaient sur les portes dela rue, qu'ils barricadaient en dedans pour avoir le temps de vider leur querelle sans qu'il vînt du renfort à leurs adversaires.

Les Espagnols reculèrent d'abord, surpris de cette attaque, aussi furieuse qu'elle était imprévue, mais sans moyens de retraite ; car il n'y avait pas possibilité de prendre le chemin par où les Français étaient venus, et il fallait pas-

ser sur le corps de leurs ennemis, pour sortir par la porte de la rue, les Espagnols, disons-nous, se battirent en désespérés. C'était un combat à mort, dans lequel les Français conservèrent l'avantage.

Bellerose, qui n'avait qu'une pensée, qui ne voyait qu'un ennemi, avait déjà ajusté trois fois le Guerrillero, et, autant de fois écarté par la mêlée, il n'avait pu exécuter son dessein ou s'approcher d'assez près de lui pour se servir de sa baïonnette. Enfin, plusieurs Espagnols qui étaient autour de leur chef et du moine ayant été tués, Bellerose se trouva vis-à-vis de Sanchez. Il en était pourtant séparé encore par une charrette renversée.

— Tu es bloqué, seigneur colonel, lui cria Bellerose, du diable si aujourd'hui tu trouves une porte ou une fenêtre derrière-toi; allons, défends-toi,

mon vieux, je ne voudrais pas te tuer comme un poulet.

— Encore ce maudit Français ! s'écria Sanchez en s'élançant au-devant de son ennemi.

Mais le voltigeur, qui s'attendait à cette attaque, fit feu sur lui et l'étendit sans vie à ses pieds.

— Voilà un fameux coquin de moins, dit-il froidement en rechargeant son fusil.

Au même instant, Fray Basilio, qui avait reconnu la voix de Bellerose, oubliant l'ennemi qu'il avait en face, courut sur le Français pour assouvir sa rage et venger Sanchez.

Un voltigeur, qui le serrait de près, lui voyant si mal prendre son temps pour s'occuper d'autre chose que de se défendre, le cloua contre le mur avec sa baïonnette, et un second lui enfonça le crâne d'un coup de crosse.

Ainsi finirent le Guerrillero et le moine, d'un genre de mort qui ne convenait pas plus à l'un qu'à l'autre. Le premier aurait dû terminer sa carrière à un gibet, et le second dans un cloître.

Une fois les deux chefs morts, les soldats qui restaient demandèrent quartier et l'obtinrent. L'officier français fit briser leurs armes; on enferma les prisonniers dans une écurie, qu'on barricada, et le lieutenant sortit de la cour avec ses voltigeurs pour achever de remplir sa mission. Mais l'ennemi était en fuite de tous côtés, et au lieu des guerrillas, ce furent les Français qu'il rencontra dans la grande rue du village. Il semblait que ce jour-là devait humilier ou détruire tous les ennemis de Delmont. Après le combat, des soldats français amenèrent deux femmes, qu'ils avaient trouvées fuyant. Les deux malheureuses étaient dans l'état le plus

pitoyable. C'étaient Dolorès et Innocencia, à qui il eut la générosité de faciliter les moyens de retourner auprès de leur père.

Peu de temps après la fin de cette expédition, les brevets attendus arrivèrent à Gijon, et quinze jours plus tard, toutes les dispositions étant faites, dona Maria et Jénara, après avoir généreusement récompensé la Gitana, qui promit d'aller voir ses amis en France, toute la famille partit, emmenant Bellerose, Pépa et Pédro.

Sur l'invitation de M. de Marsville, le père de Delmont étant venu rejoindre son fils, les noces furent célébrées avec allégresse dans le château du général.

Bellerose, établi dans cette maison en qualité de majordome, et plutôt comme l'ami que comme le serviteur de la famille, demanda et obtint de dona Ma-

ria la permission d'épouser Pépa, qui avait toujours eu un faible pour la gaîté franche et sans apprêt du voltigeur.

Le ciel, qui ne veut pas qu'un bienfait soit perdu, mit Delmont à même de s'acquitter envers don Ramon Pénia.

Un jour, en passant à Mâcon, et s'y étant arrêté pour dîner, Delmont vit plusieurs officiers espagnols prisonniers qui se promenaient sur la place. L'un d'eux attira ses regards, parce qu'il semblait chercher à le reconnaître; c'était don Ramon : ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et Delmont bientôt après sollicita et obtint que l'officier espagnol fût transféré à Albi, où il resta jusqu'à la paix.

En 1814 dona Maria fut tentée de rentrer dans sa patrie, elle avait même déjà fait ses préparatifs de départ; mais ayant appris combien il était difficile de

ne pas se trouver, en Espagne, dans une des nombreuses catégories des gens suspects au gouvernement, elle renonça à son projet et à sa patrie pour se fixer tout-à-fait auprès de Jénara, qu'elle appelait toujours sa fille.

M. de Marsville et Delmont se retirèrent du service, et l'on peut supposer que toute cette famille jouit encore en cet instant de la félicité la plus parfaite et la plus méritée.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

